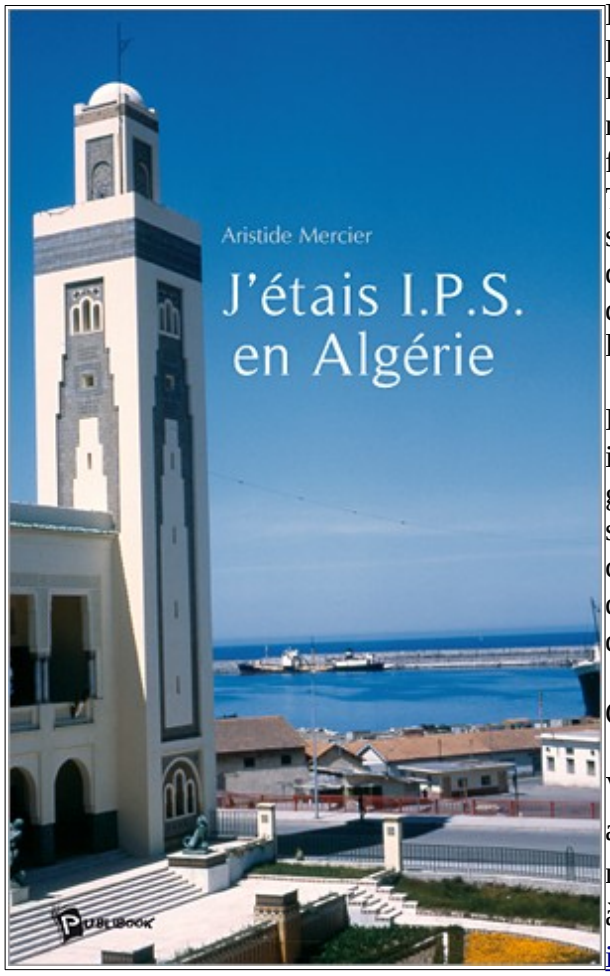
Souvenirs de mon premier poste d'instructeur à Tamalous en 1958

Aristide Mercier

Suivi des souvenirs de mon frère Jacques Mercier qui a aussi été instituteur en Algérie



En 1958, à la télévision française, l'Algérie, c'était les transports de troupes, les opérations militaires, les attentats, les embuscades… Rien de bien réjouissant. Rien qui aurait pu pousser un civil français à quitter sa terre natale. Et pourtant, c'est à Tamalous, dans le Nord-Est du pays, que part s'installer ce jeune instituteur de vingt-deux ans. Le début d'une expérience à part, en tant qu'instructeur du Plan de Scolarisation. Ses élèves d'un côté, l'armée de l'autre.

D'un côté de la Méditerranée à l'autre, le parcours initiatique d'un jeune passionné de Lettres en pleine guerre d'Algérie : ses premières classes, son regard sur la pédagogie d'une certaine époque, un système colonial en déclin. Un témoignage aux teintes sépia, qui sent le sable et la poussière, celle d'une jeunesse qui a fini par s'envoler.

Ce livre est disponible en version numérique.

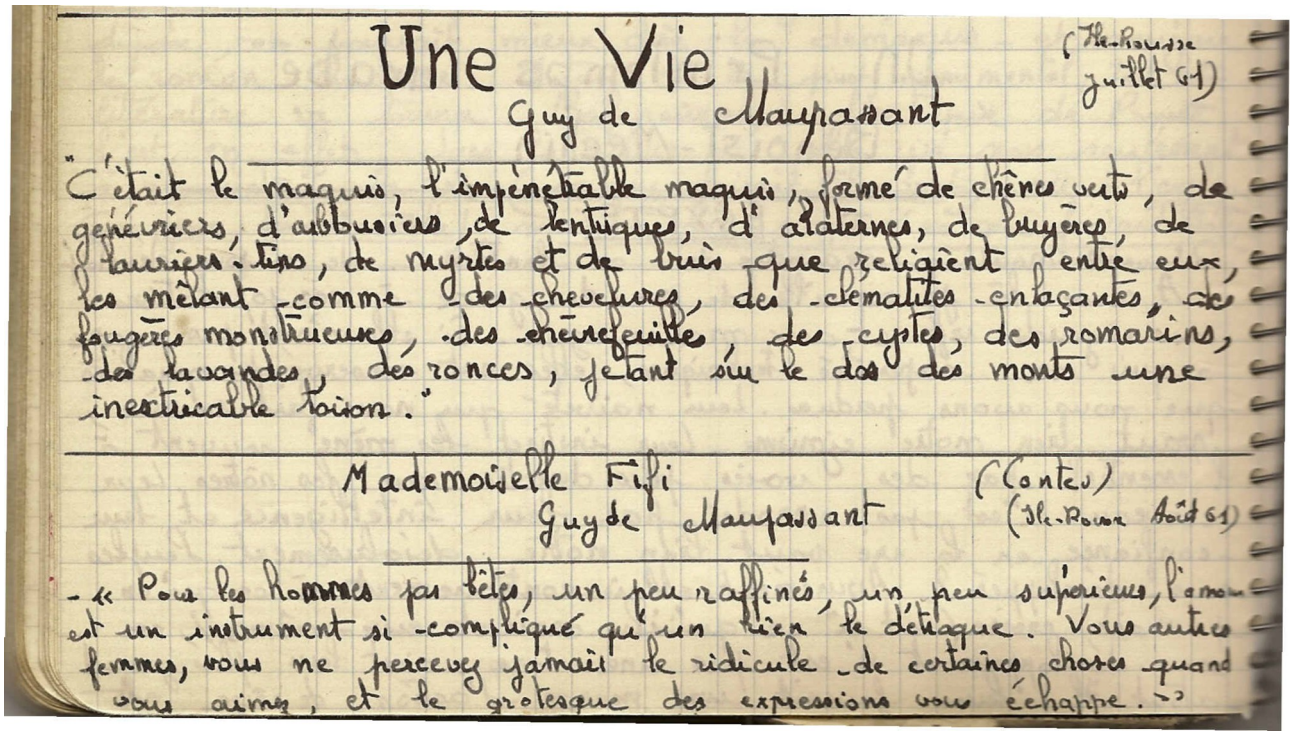
Voici des souvenirs de Philippeville et de mes années d'instructeur à Tamalous. A ma demande, mon neveu Dany-Jack Mercier à mis ces documents à disposition. Vous pouvez le contacter en cliquant ici.

Dans les années 1950, pour préparer le CCGP (Certificat de Culture Générale et Professionnelle) nécessaire pour devenir instituteur, **il fallait étudier le Code Soleil**. Pour cela, le tableau synoptique était pratique pour permettre à la mémoire de mémoriser plus facilement. On trouvera ce Code Soleil tel que je l'ai noté sur le carnet que j'utilisais à l'époque.

Copyright ARDAJA 2009, 2024. *Ce document n'est pas publié dans un but commercial, mais seulement dans l'intention d'apporter des précisions sur un passé et conserver quelques souvenirs des années passées.*

Voici la Méthode de lecture à l'usage des Cours d'Adultes dont je parle dans le livre aux pages 29 et 39. La page de garde de ce livre porte le tampon de l'Ecole de Tamalous (Année 1958-1959). Cette méthode de lecture était employée en 1958 dans l'enseignement pour adultes pour lutter contre l'analphabétisme.

Le maquis corse (page 78) : voici un extrait de mon cahier de notes manuscrites prises à l'époque :



Une Vie (Ile-Rousse juillet 61)

Guy de Maupassant

"C'était le maquis, l'impénétrable maquis, formé de chênes verts, de genévriers, d'arbousiers, de lentisques, d'alaternes, de bruyères, de lauriers-tins, de myrtes et de buis que reliaient entre eux, les mêlant comme des chevelures, des clématites enlaçantes, des fougères monstrueuses, des chèvrefeuilles, des cystes, des romarins, des lavandes, des ronces, jetant sur le dos des monts une inextricable toison."

Mademoiselle Fifi (Contes) (Ile-Rousse Août 61)

Guy de Maupassant

- « Pour les hommes pas bêtes, un peu raffinés, un peu supérieurs, l'amour est un instrument si compliqué qu'un rien le détraque. Vous autres femmes, vous ne percevez jamais le ridicule de certaines choses quand vous aimez, et le grotesque des expressions vous échappe. »

Télégramme annonçant ma nomination à Tamalous daté du 1er octobre 1958 :

Indications de réception. N° _____

1746

ILE ROUSSE CORSE 1-10 1958

ORIGINE	NUMÉRO	NOMBRE de sacs	DATE	HEURE de départ	MENTIONS DE SERVICE

de l'Établissement (2)

Signature de l'élève :

Mercier

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

SECTION MODERNE M OU M'

ACADÉMIE D'Aix Marseille

(1) Nom de l'Établissement.

(2) Ou oblitération par le maire ou le commissaire de police, pour les candidats préparés dans leur famille. (Voir page 3.)

(1) Centre National d'Enseignement par Correspondance Radio Télévision, 60 Boulevard de Stalingrad Vanves département de (Seine)

LIVRET SCOLAIRE

DE L'ÉLÈVE

(3) Nom et prénoms (3) Mercier, Aristide Robert

né à Belgodère, département de la Corse

le 1er avril 1936.

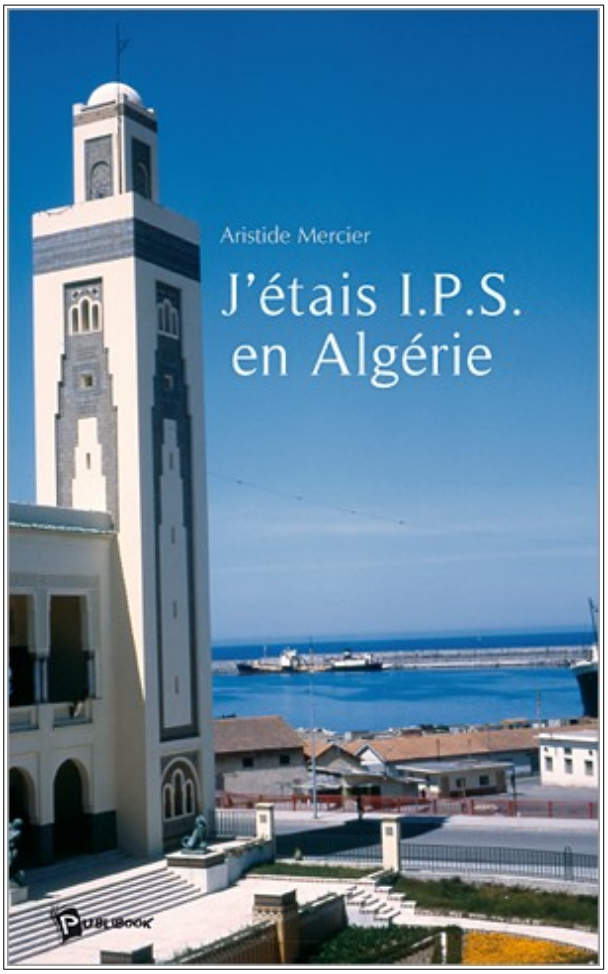
INDICATION DU OU DES ÉTABLISSEMENTS AUXQUELS L'ÉLÈVE A APPARTENU

ANNÉE SCOLAIRE	CLASSE	NOM DE L'ÉTABLISSEMENT	ACADÉMIE
19 — 19	Seconde moderne....	Centre National d'Enseignement par Correspondance	
19 — 19	Première moderne....	— d° —	
19 — 19	Philosophie.....		
19 — 19	Sciences expérimentales		
19 — 19	Mathématiques.....		

Avant de quitter un établissement pour entrer dans un autre, il est recommandé à l'élève de faire arrêter son livret scolaire.

Mod. 6

"L'échec au concours d'entrée à l'Ecole Normale d'Ajaccio et l'échec au Baccalauréat m'ont permis de connaître l'Algérie Française. Un pays magnifique..." (livre, page 105).



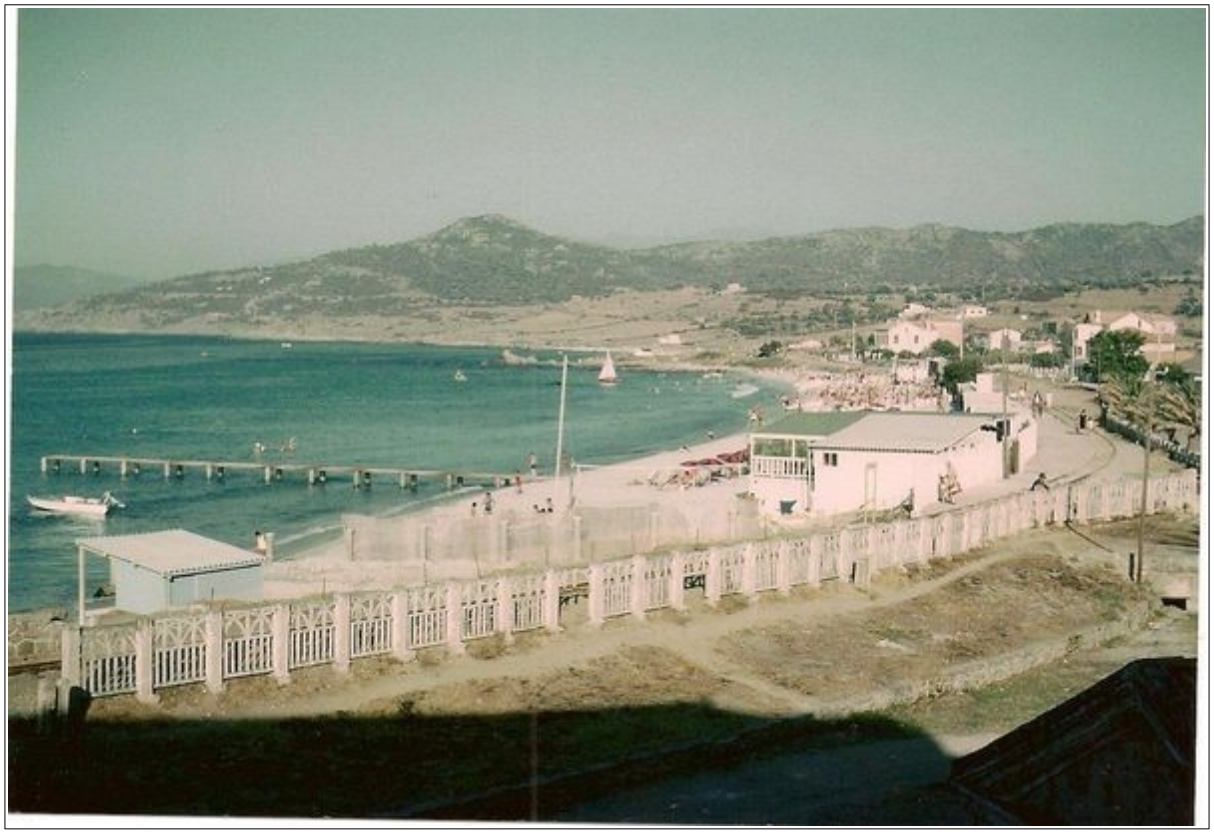
Souvenirs de mon premier poste d'instructeur à Tamalous en 1958.

Un livre d'Aristide Mercier

Les photos du livre en couleurs

Voici des photos du temps où j'étais instructeur à Tamalous. Certaines photos ont été publiées en noir et blanc dans mon livre, mais vous pourrez les voir ici en couleur et

dans une meilleure définition. Pour agrandir une photo qui vous intéresse, il suffit de cliquer dessus...



Ile-Rousse plage en 1960 (page 17) : On peut apercevoir en bas à droite un bout du toit du lavoir qui n'existe plus aujourd'hui. Le plongeoir et la baraque blanche ont également disparu.

Belgodère (page 44) : Ce village est situé en Balagne dans le département de la Haute-Corse (2B). On aperçoit en haut à droite le château Malaspina où Guy de Maupassant serait venu écrire "Une Vie". C'est dans ce livre qu'il décrit le maquis corse.

Col le Vergio (page 46) : Ce col est situé entre la Forêt d'Aïtone
et la Forêt de Vado-Niello en Corse.

(page 81) : Vent de sable sur la route de Touggourt (Sahara).

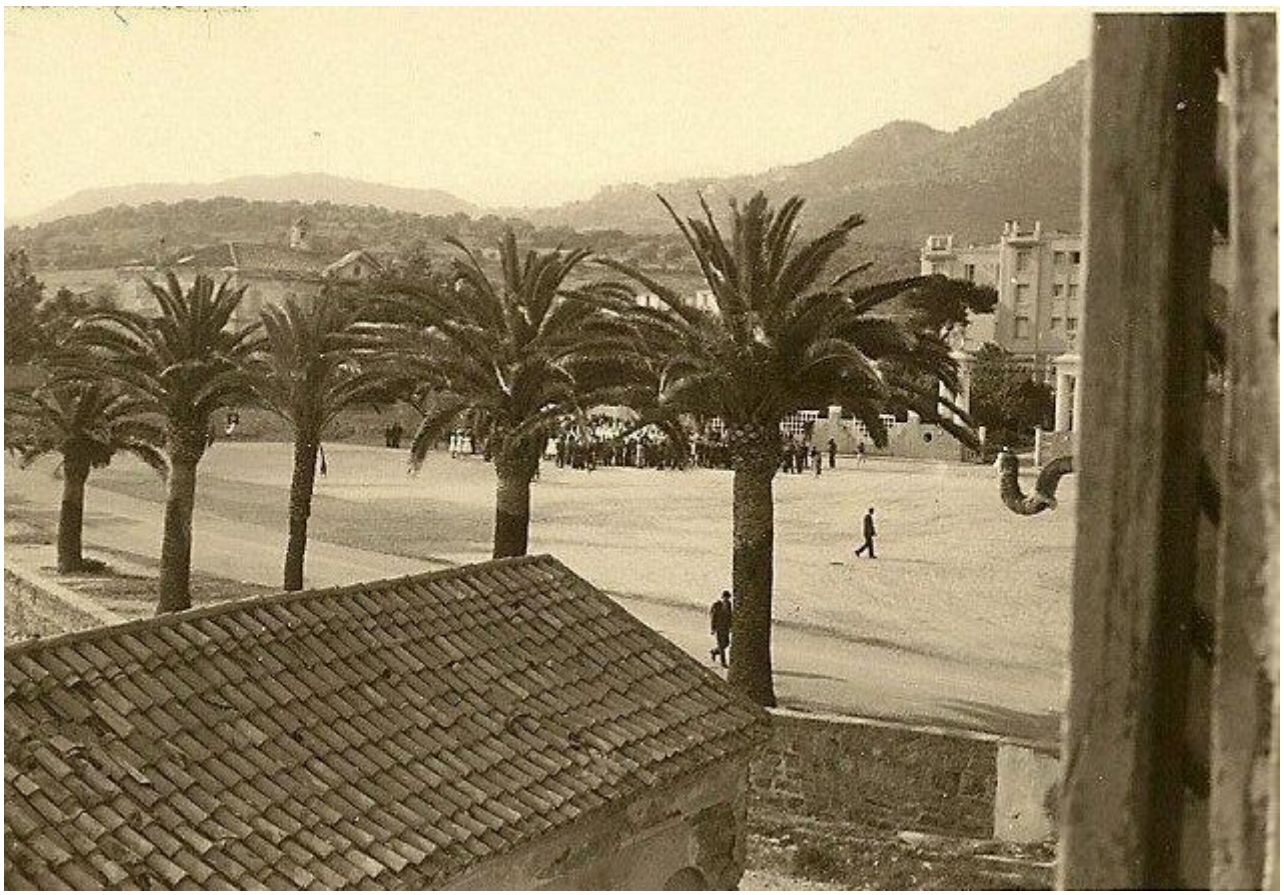
Vent de sable (pages 70 & 77) : photo prise en 1965 à Tolga (Algérie).

Ecole de Lioua (page 85) : Dans un des garages se trouvait le Bureau Politique.
La photo a été prise en 1962 après l'Indépendance.

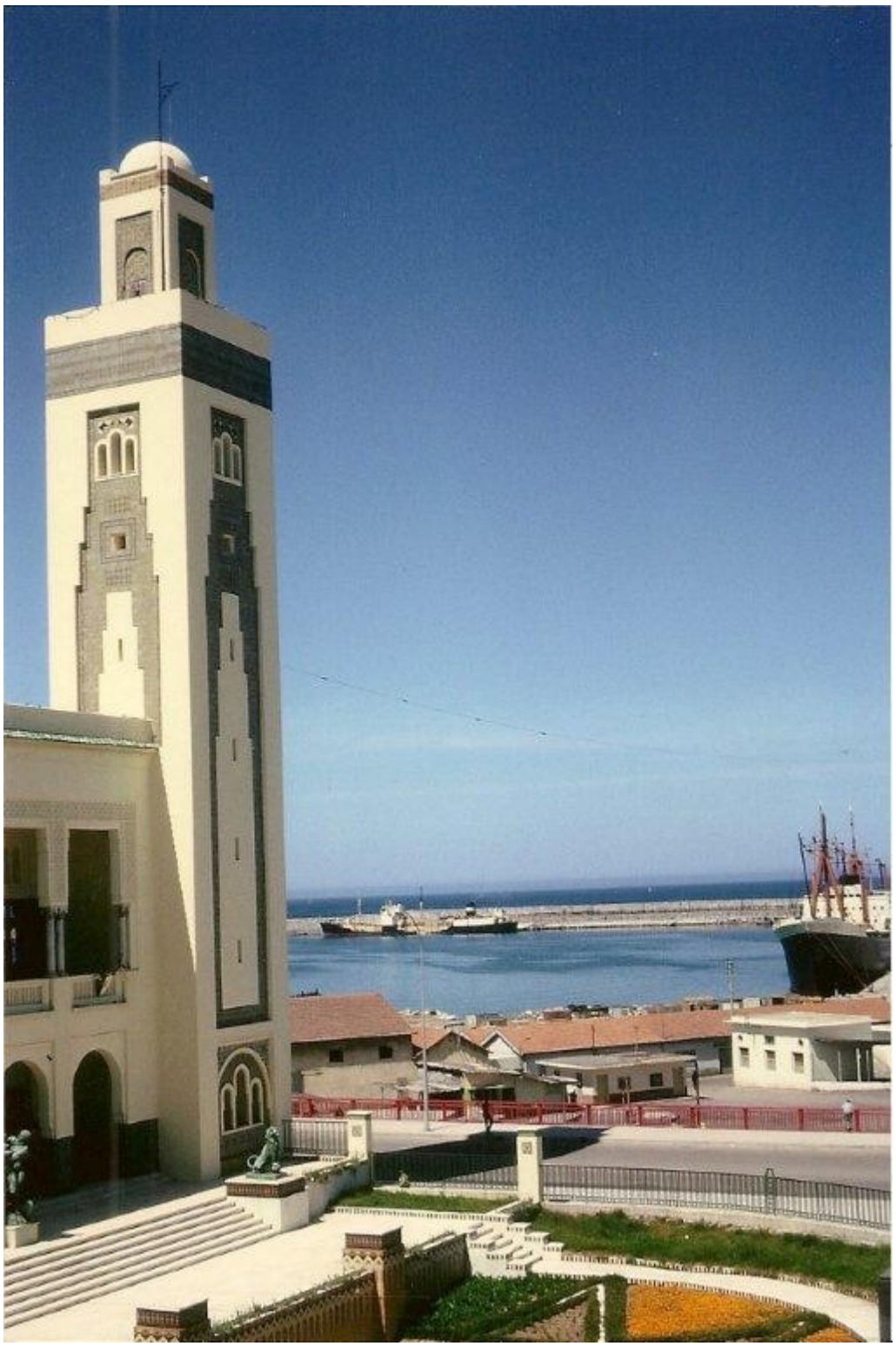
Ecole de Lioua (page 86) : Cette école en dur avait été transformée en poste militaire pendant la guerre d'Algérie. Après l'Indépendance, cette école a pris la forme qu'elle avait avant les événements. La photo a été prise en octobre 1962.

El-Oued (page 82) : Cette grande oasis est située dans la région du Souf (Sahara algérien). Cette photo a été prise en 1962, peu avant l'Indépendance, un vendredi, jour de marché.

Construction du puits artésien près de l'école de Bouchagroun en janvier 1961 (livre page 71)



Ile-Rousse (Corse) De la fenêtre on aperçoit le toit du vieux lavoir qui n'existe plus (livre page 16)



Cette photo de L'Hôtel de Ville de Philippeville a été prise en octobre 1962 de la fenêtre d'un hôtel qui s'appelait peut-être : "Hôtel de France". A cette époque Philippeville devait s'appeler Skikda.

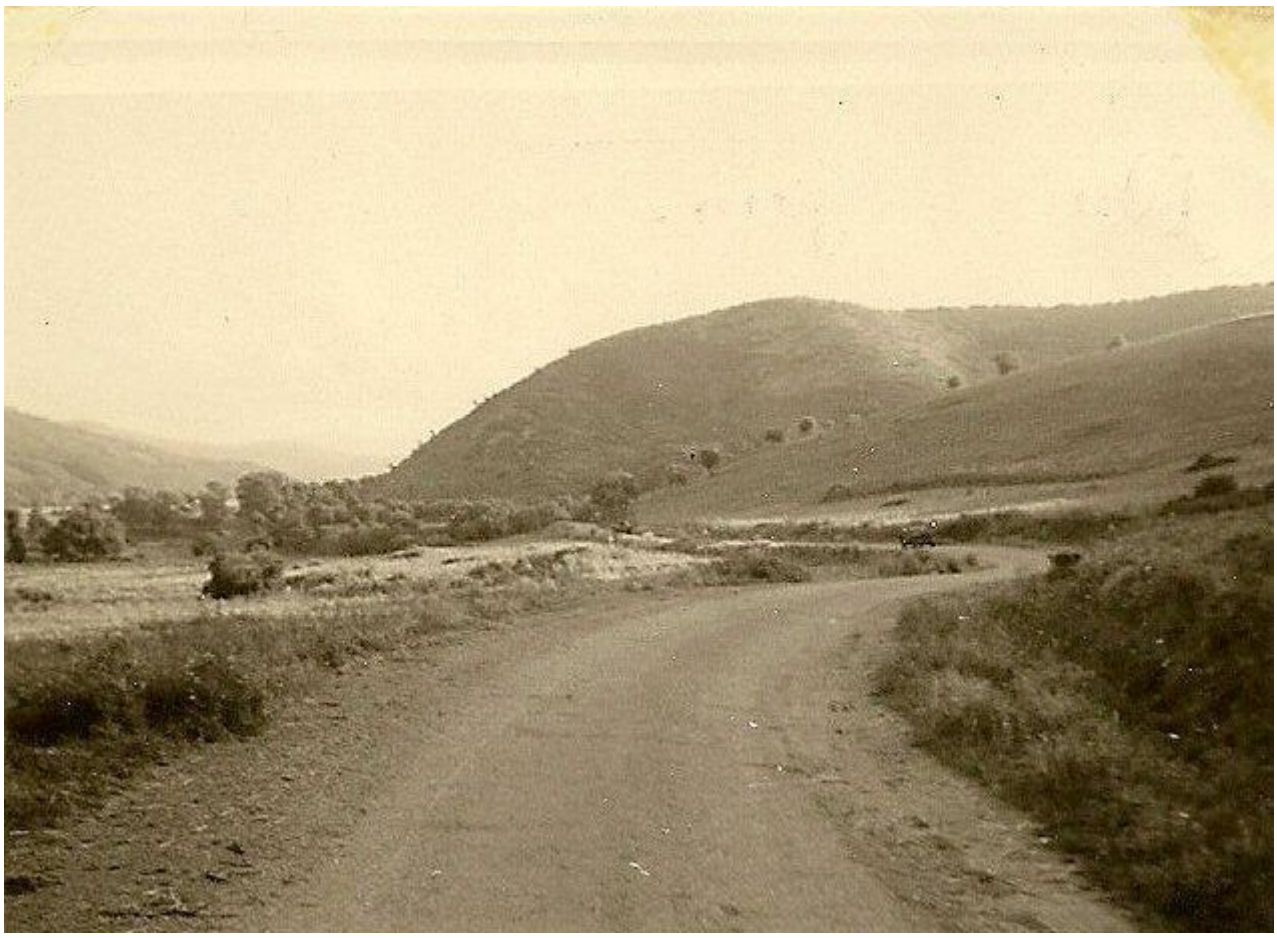
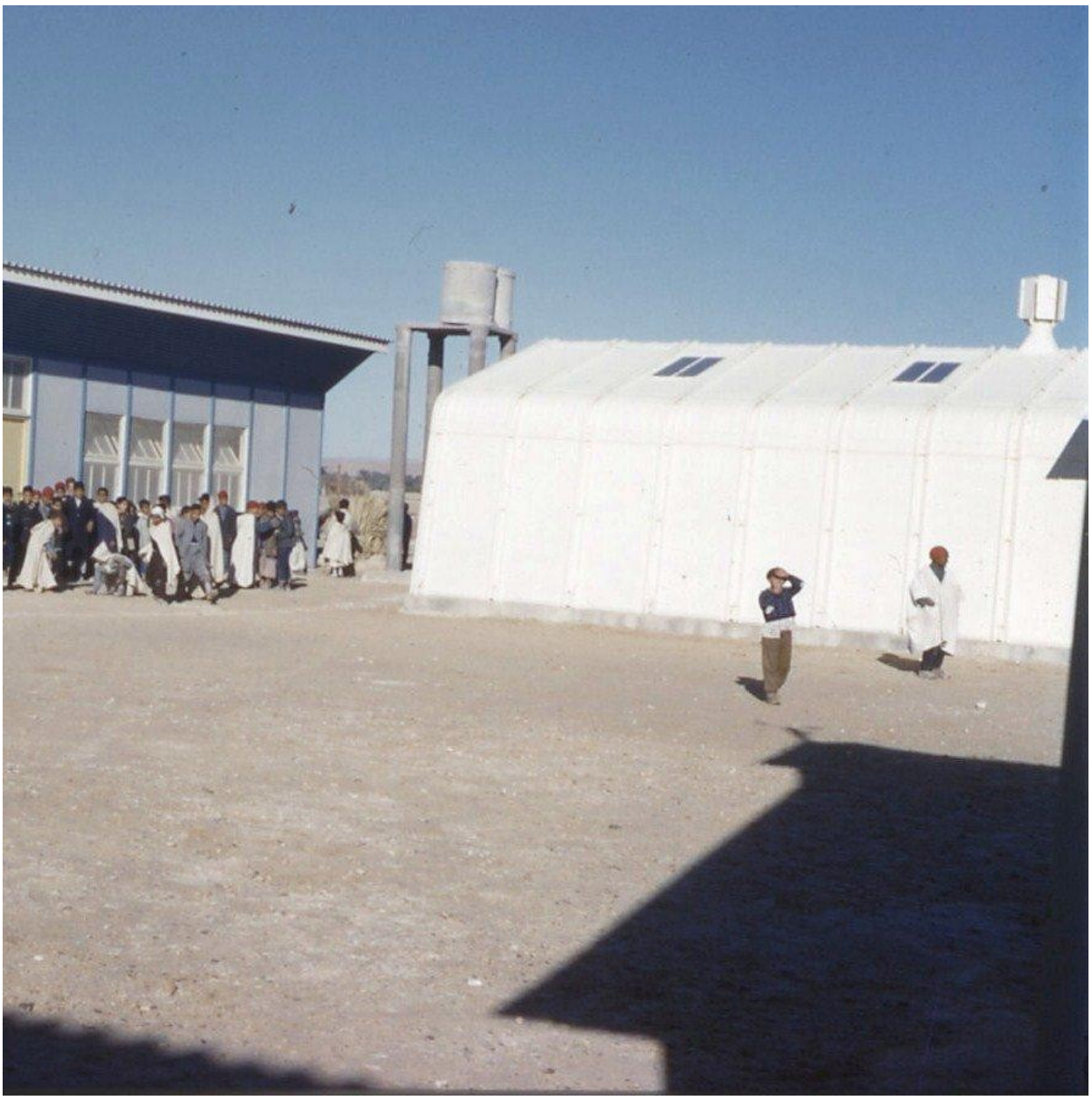


Photo prise près de Tamalous en 1959, lors d'un déplacement en convoi militaire.

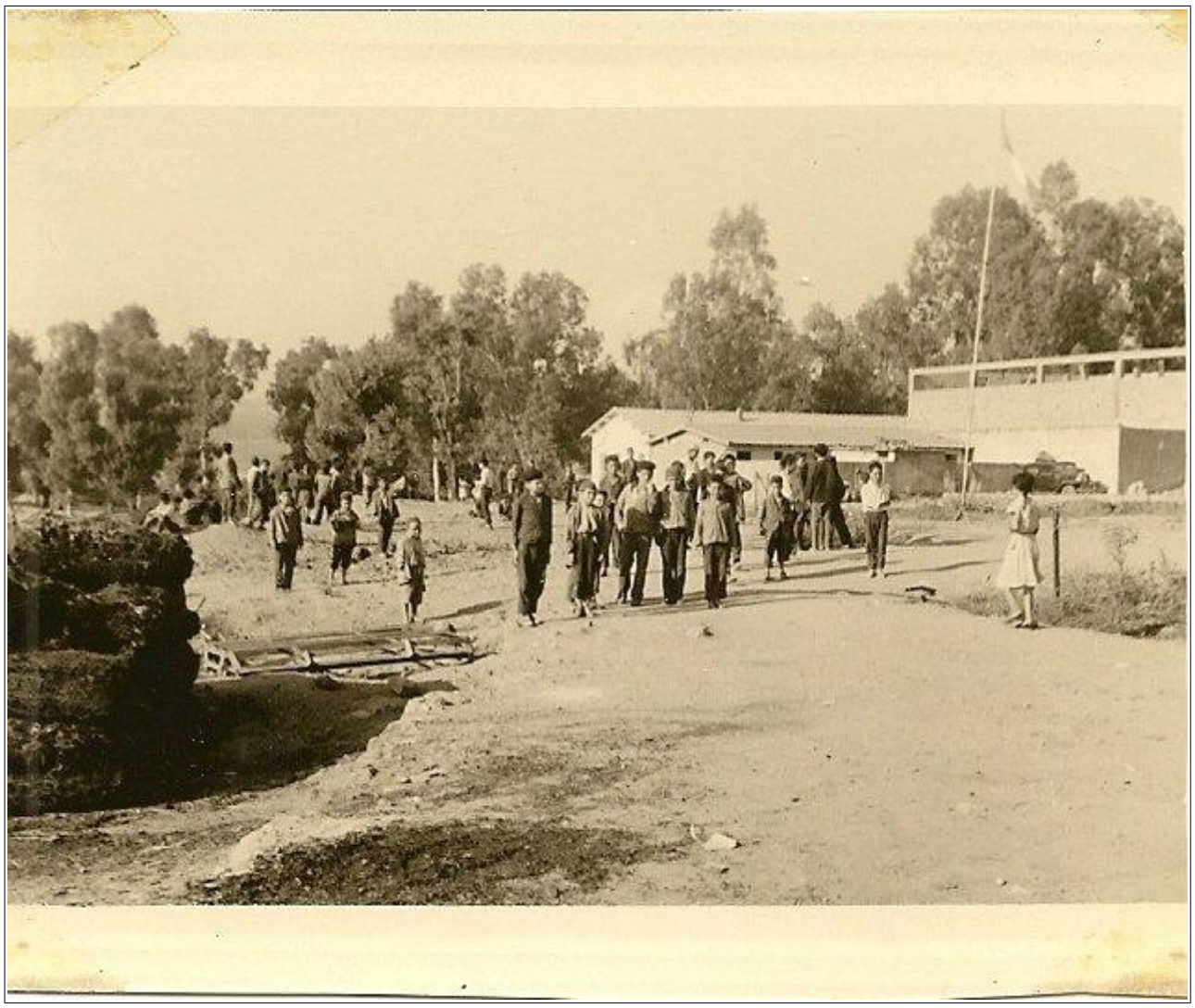
Bouchagroun (Sud algérien) situé entre Biskra et Tolga : Début du village.
Elèves de l'école. Photo prise(1960-1962)



Ecole de Bouchagroun située ente Biskra et Tolga. Cour de récréation. A l'arrière-plan, construction des citernes du puits artésien (1961-62).

Elèves de l'école de Bouchagroun (Sud algérien). Dans le village.
Ces élèves ont aujourd'hui entre 57 et 60 ans.

Cour de récréation de l'école de Bouchagroun située entre Biskra et Tolga (Sud algérien). Séance de gymnastique (1960-1962).



Tamalous - Les grands arbres sont des eucalyptus de la route qui relie Collo à Sidi-Mesrich. Il fallait contourner les bâtiments pour accéder au groupe scolaire invisible sur cette photo prise en 1959.

Près de la seghia qui passe devant l'école de Bouchagroun, les élèves se lavent.

L'eau sort du puits artésien creusé près de l'Ecole de Bouchagroun, en avril 62. J'apparais sur la photo

Ecole de Bouchagroun (1960-1962). Les filles se mettent en rang.

Classe d'Initiation 1ère année. Ecole de Bouchagroun 1960

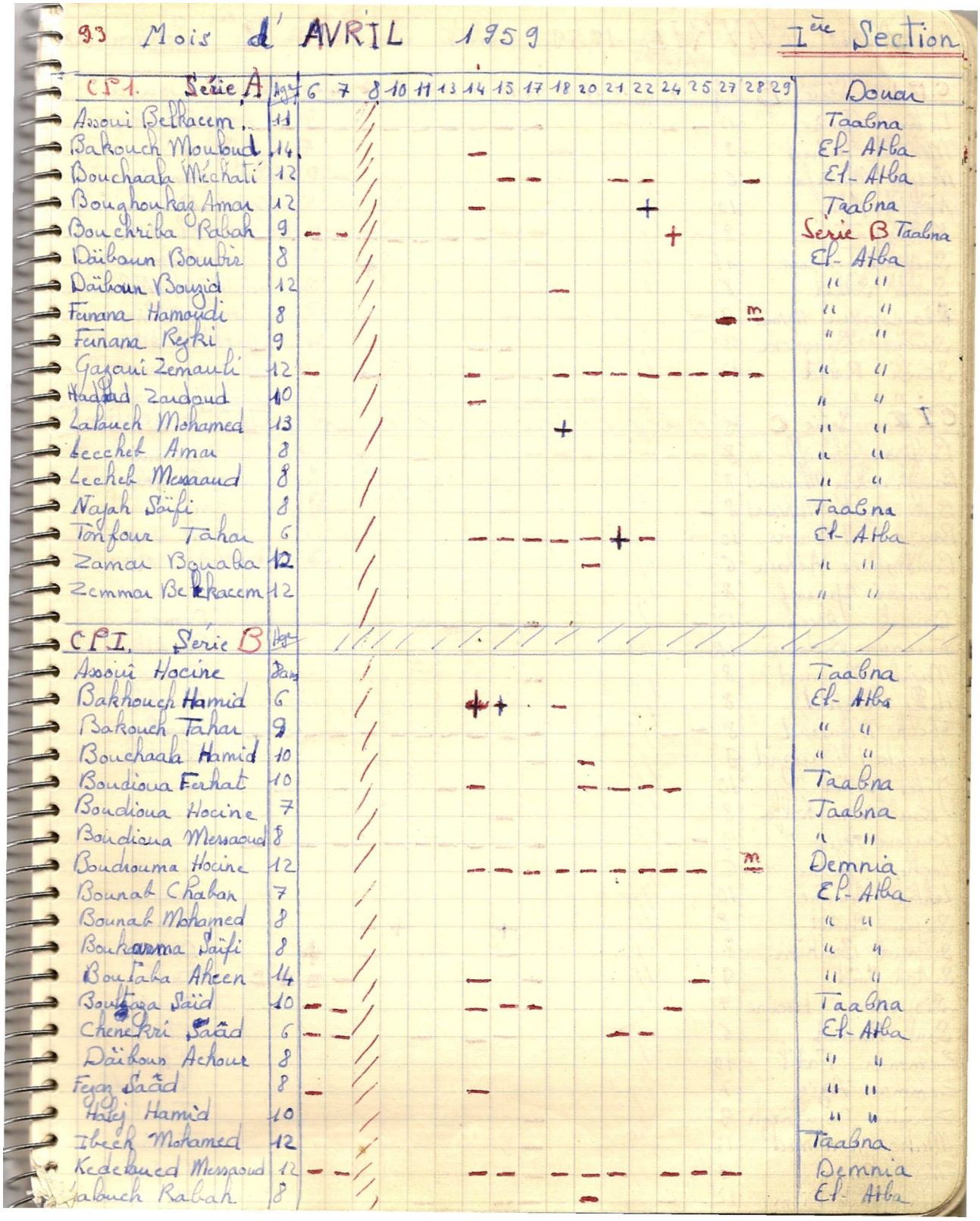
Ecole de Lioua. Devant le bureau politique en 1962

Près de l'école de Bouchagroun (1960-62)

Photo prise dans la cour de l'Ecole de Bouchagroun (1960-62)

Collo
8
Tamalous
Stora
(la photo de couverture)
9
BONE
I T E R R A N É E
Cap Bougarouni
Baie de Collo
Collo
SKIKDA
Stora
Cap de Fer
Cap Takouch
Chetaibi
ANNABA
Hippone
Lac Fetzara
El Milia
Azzaba
El Arrouch
Zighout Youcef
Mila
CONSTANTINE
El Khroub
Guelma
Oued-Zenati
Ain-Abid
Souk-Ahras
Sedrata
Chelghoum El Aïd
Aïn Beida
Oum El Bouaghi
Aïn-Yagout
Batna
Timgad
Khenchela
Col de Telmet
Tazoult-Lambèse
Arris
Menaa
El Kantara
Rhoufi
Gorges de Tighanimine
M A S S I F D E L' A U R È S
BALCON de RHOUFI
TIMGAD

La première année scolaire (1958-1959), le plan de scolarisation se mettait lentement en place à Tamalous. Les bancs étaient fournis par l'armée. Il n'y avait pas de registre d'appel. J'ai dû en faire un à l'aide d'un cahier épais. Voici la liste de mes élèves correspondant à la photo de groupe proposée plus loin. Je comptais 93 élèves dans ma classe (livre page 29).



93 Mois d'AVRIL 1959 — Ière Section

CP1. Série A	Age	6	7	8	10	11	13	14	15	17	18	20	21	22	24	25	27	28	29	Douar
Assoui Belkacem	11																			Taabna
Bakouch Mouloud	14							–												El-Atba
Bouchaala Méchati	12								–	–			–	–				–		El-Atba
Boughoukas Amar	12							–						+						Taabna
Bouchriba Rabah	9	–	–												+					Série B Taabna
Dâibaun Boubir	8																			El-Atba
Dâibaun Bouzid	12										–									" "
Funana Hamoudi	8																–	m		" "
Funana Reyki	9																			" "
Gazoui Zemouli	12	–						–			–	–	–	–	–	–	–	–		" "
Haddad Zaidoud	10							–												" "
Labouch Mohamed	13										+									" "
Lecchek Amar	8																			" "
Lecchek Messaoud	8																			" "
Najah Saïfi	8																			Taabna
Tonfour Tahar	6							–	–	–	–	–	+	–						El-Atba
Zamar Bouaba	12											–								" "
Zemmar Belkacem	12																			" "

CPI. Série B	Age	6	7	8	10	11	13	14	15	17	18	20	21	22	24	25	27	28	29	Douar
Assoui Hocine	Dam																			Taabna
Bakhouch Hamid	6							+	+		–									El-Atba
Bakouch Tahar	9																			" "
Bouchaala Hamid	10											–								" "
Boudiona Farhat	10							–				–	–	–	–					Taabna
Boudiona Hocine	7																			Taabna
Boudiona Messaoud	8																			" "
Boudouma Hocine	12							–	–	–	–	–	–	–	–	–		m		Demnia
Bounab Chaban	7																			El-Atba
Bounab Mohamed	8																			" "
Bouhamma Saïfi	8																			" "
Boutaba Akeen	14							–								–				" "
Boutaba Saïd	10	–	–					–	–	–					–					Taabna
Chenekri Saâd	6	–	–										–	–						El-Atba
Dâibous Achour	8																			" "
Feyan Saâd	8	–						–												" "
Haej Hamid	10																			" "
Ibeck Mohamed	12																			Taabna
Kedekaed Messaoud	12	–	–					–	–		–	–	–		–	–	–			Demnia
Labouch Rabah	8											–								El-Atba

Mois d'AVRIL 1959

I ère Section (42)

C.P.1. Série B	Age	6	7	8	10	11	13	14	15	17	18	20	21	22	24	25	27	28	29	Douar
Lalouch Saâd	13	–	–					–	–	–	–	–	–	–	–	–	–	–		El-Atba
Mokrach Hamid	8																			" "
Nedjah Mustafa	6																			Demnia
Nedjah Saïd	10																			Demnia
Kanjera Tahar	8									–	–	–	–	–	–	–	–	–		El-Atba
Saïgud Hocine	11													+						Demnia
Saula Salah	8																			El-Atba
Sioussaoui Hamid	9																			Taabna
Souadi Bouzerda	9								–	–								–		El-Atba
Staili Rachid	12							–	–					–				–		" "

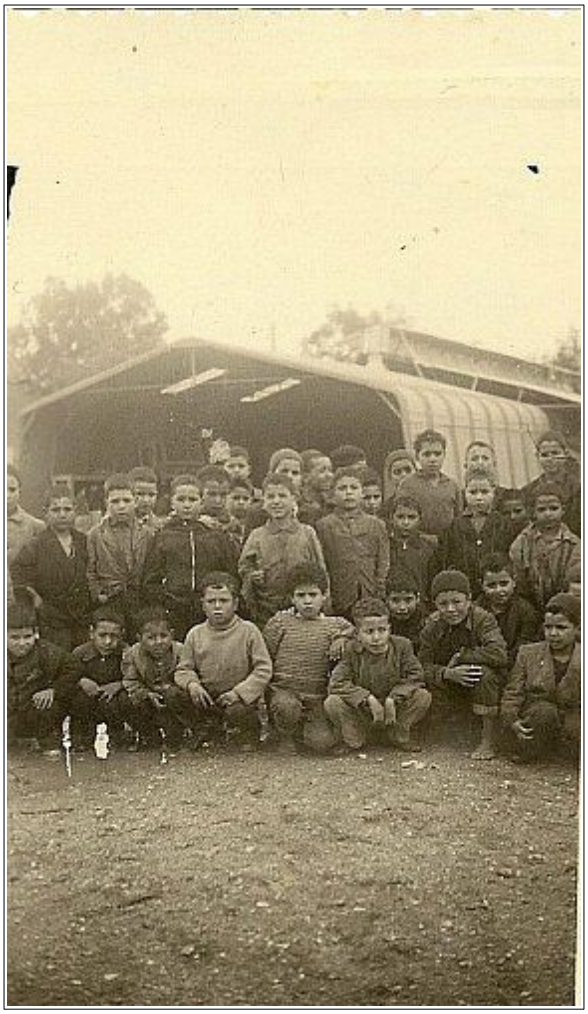
II ème Section

C.E.T. Série C	Age																			
Belharou Chériff	8											–								Demnia
Boughaukaz Mesaoud	8																			El-Atba
Bouguergam Mahmoud	8	–																		" "
Boulfaguat Boussis	10																			" "
Bousmaca Achour	6																			" "
Chenekri Youssef	8																			" "
Dridah Ahcen	12	–						–	–		–	–								Demnia
Fenana Bachaoui	11																			El-Atba
Najah Mesaoud	8							–												Taabna
Hadj Rachid	8																			El-Atba
Ibech Moulaud	8	–	–					–	–	–	–	–	–	–	–	–	–	–		Taabna
Haddad Bouzid	9							–												El-Atba
Jifel Saïd	10										–				–		–			" "
Kouchicem Kalfa	8								–											" "
Koujera Azies	9	–	–					–	–	–	–	–	–	–	–	–	–	–		" "
Lechek Hocine	6																			" "
Lehbil Ahcene	10																			Demnia
Sugaud Saâd	8								+				+	–						Demnia
Sugaud Brahim	8								–					–		+				Demnia
Satoh Saïd	9							–							–	m	m	–		Taabna
Sioussaoui Hocine	7																			Taabna
Saula Rachid	6								–	–		–			–					El-Atba
Zemmar Fadil	10																			El-Atba
Zemmar Azies	7																			El-Atba
Zouiten Boubizeh	9							–												Taabna
Medrough Ahmed	12							–												Taabna
Najah Salah	9							–	–											Taabna
Rhantouti Diem	12	–	–					–	–			–								Aïn-Tabia

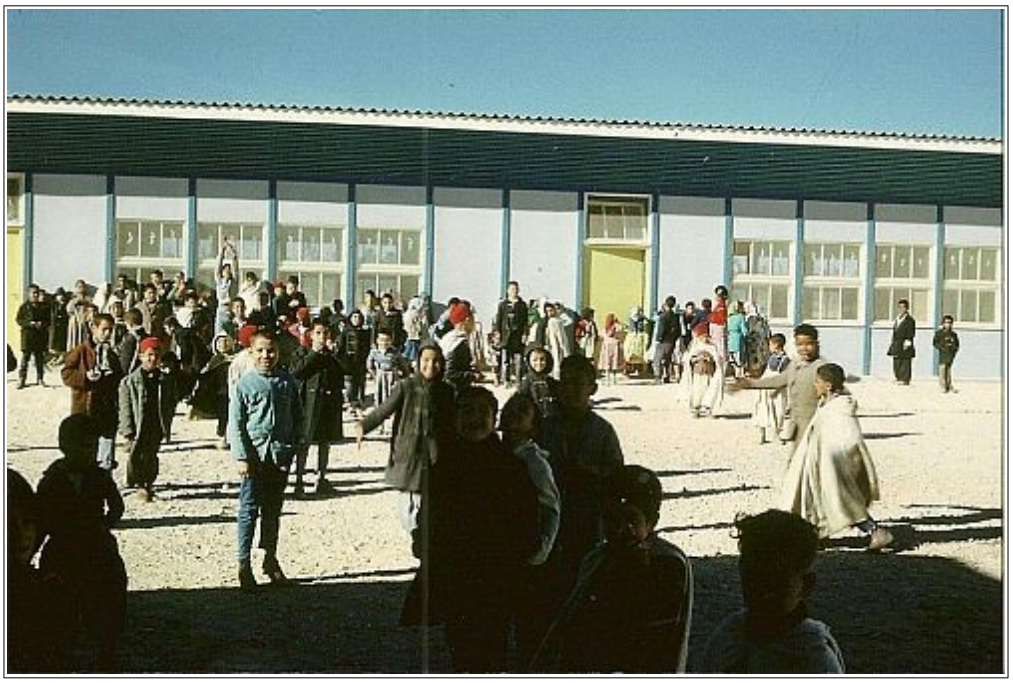
Mois d'AVRIL 1959 (45) 25/4/59 IIème Section

CI Série D	Age	6	7	8	10	11	13	14	15	17	18	20	21	22	24	25	27	28	29	Douar
Belaran Amar	9											—								Demnia
Beli Baghdiz	7									—										El-Atba
Bouguergou Saïd	9	—																		" "
Boulma Boudjima	7							—												Ain-Talia
Hamras Mouhamed	11	—	—					—	—						—					Ain-Talia
Jama Bouhamis	8							—	—											Taalna
Kouchirem Zaïdan	10								—											El-Atba
Laich Brahim	6		—					—	—	—		—			—					" "
Moknach Ahcen	10																			Série "C
Moknach Larda	5																			" "
Moknach Rabah	6							—	—	—	—									" "
Sayoud Bouhan	7	—							—					—						Demnia
Sayoud Hamid	6	—	—						—	—	—	—	—	—	—	—	—	—		Demnia
Seriguer Saci	8																			El-Atba
Tatah Omar	9	—						—												Demnia
Zemmar Rabah	6	—	—						—			—			—					El-Atba
Chenefri Hamid	6																			El-Atba

Ecole de Tamalous (Année 1958-59).



Ecole de Tamalous : voici ma classe au début de l'année 1959 (2e section).



Ecole de Bouchagroun située entre Tolga et Biskra (Algérie). Cette photo a été prise dans la cour de récréation en février 1961 (page 68).

Ecole de Bouchagroun (Année scolaire 1960-61 ou 1961-62).

Photo prise en octobre 1962 dans la cour de l'Ecole de LIOUA. Cette palmeraie est située à une dizaine de kilomètres de TOLGA et à une soixantaine de BISKRA. La bande noire que l'on aperçoit au fond, avant les montagnes est la palmeraie de Tolga

Photo prise en avril 1984 à Tamalous (Algérie).

Photo prise à Tamalous en avril 1984. L'école où j'ai enseigné de 1958 à 1960. Le logement où six IPS habitaient se trouve en partie à droite de la photo. Au centre le préau a été transformé en garage.

Souvenirs de mon frère Jacques Mercier

Oncle Jean, le jeune frère de mon père, est décédé en février 2003... Mon père me disait : "tu as le caractère de ton oncle Jean". Je ne l'ai vu qu'une seule fois, il y a une dizaine d'années. En le voyant, j'ai cru voir papa tellement il lui ressemblait. L'oncle jean a participé à la guerre de 39/45, puis a repris l'habit civil et il s'est enrichi en confectionnant et en vendant des fourrures après la guerre, le couple employait une douzaine de couturières ; tout un immeuble leur appartenant était destiné à la confection ; Ils avaient plusieurs succursales à travers la France pour vendre leur fourrure... Ils ont acheté la moitié des immeubles du centre de Niort. Un enfant d'André et deux d'Albertine ont été militaires...

Puisatier. C'est avec les anciens corses que j'ai appris à construire des puits ; Il y avait beaucoup de rochers ; les anciens employaient de la dynamite, trop jeune, ils m'éloignaient... Lorsque tu viendras à Fréjus, je te montrerai les deux puits (plus le mien) que j'ai aidé à construire, pour Louis mon beau-frère, et Raymond mon copain. Ils hésitaient à se lancer dans cette construction. En suivant mes conseils, ils se sont lancés. Je leur ai indiqué comment, sans soulever les buses, on arrivait à les placer correctement, en les faisant pivoter. La première buse à installer est difficile ; il faut bien la placer horizontalement. Une fois la première buse installée et au ras du sol on pose la seconde et l'on creuse. Raymond a inventé un système de palans, nous n'étions que deux. Tu seras étonné de voir les puits et de t'entretenir avec mes deux "subordonnés". Le poids est imposant : 225 kg, les faire rouler demande très peu d'effort... les incliner aussi... On les empile au fur et à mesure que les buses descendent dans le trou…

Calvi 1937. Nous allions souvent sur la plage avec d'autres familles de gendarmes. Papa, bel homme, courait avec un collègue le long de la plage pour lorgner les filles, Maman m'ordonnait de suivre papa... Je ne voulais pas, je le suivais à distance malgré les signes que faisait papa derrière son dos pour m'obliger à rebrousser chemin. "Je vais te donner une sacrée raclée", je ne savais plus à quel saint me vouer : Maman ou Papa ? Je ne comprenais pas... Mais lorsqu'il se mettait à ma

poursuite, j'avais des ailes, me réfugiais derrière Maman, qui prenait ma défense... Le lendemain la même scène se renouvelait.

Belgodère 1942. Nous élevions une truie... Elle fut en chaleur. Je l'ai emmenée auprès d'un verrat qui se trouvait dans un champ clôturé, à 1,5 Km. de Belgodère. Avec un seau et quelques nourritures j'ai réussi à atteindre la place du village. Les vieux me conseillèrent d'attacher les pattes arrière de l'animal avec l'extrémité d'une corde et de se servir de la boucle en le tapant pour le faire avancer. Je ne voulais pas frapper ma truie, me mis devant elle et elle me suivit comme un chien au grand ébahissement des anciens. Après trois heures de marche j'atteignis l'enclos, ouvris le portail, fis une dizaine de mètres : le verrat me chargea. J'eus le temps de grimper sur un vieil olivier et de ne plus bouger. Le verrat trotta autour de l'arbre en levant la tête, puis obligea la truie à s'écarter de moi, la blessa avec ses défenses. Je descendis de mon arbre. Je me demande comment j'ai réussi à grimper. Je sortis de l'enclos. Je m'installais sur le mur prêt à ouvrir le portail. Au bout de quelques heures je l'appelais : Tchou ! Tchou ! Le verrat l'empêchait de venir. Elle réussit à atteindre le portail. Armé d'un bâton, le frappant sur le museau, je réussis à l'écarter, et nous voilà reprenant le chemin du retour. Mon père qui s'inquiétait est venu me rejoindre en moto. La truie mit bas neuf porcelets. L'année suivante, on l'égorgea, pour en faire des saucisses... Que de larmes j'ai versées ! J'en voulus à mon père.

Belgodère 1942-1943. Le quartier général des forces italiennes d'occupation se trouvait à Belgodère au château de Malaspina. Mon père aidant les résistants corses a été convoqué au château. Son colonel le nomma adjudant et l'expédia à Piedicroce à une cinquantaine de kilomètres. Maman n'aimant pas la montagne était restée à Belgodère. J'ai rejoint Piedicroce en vélo. La veille il y eut des combats acharnés entre les Allemands de l'Africakorps qui rejoignaient Bastia pour se rendre en Italie, d'une part, et les Italiens aidés par des partisans corses de l'autre. Quand je suis arrivé les combats avaient cessé. Des munitions de toutes sortes jonchaient le sol. J'ai ramassé un détonateur. Avec des pinces, je le serrais et ce fut l'explosion : j'étais aveugle, main gauche en sang... Sur place on me soigna sommairement. Lorsque j'arrivai à Ajaccio au bout de 18 heures, les médecins de l'hôpital pensèrent que j'avais la gangrène. Je perdis un œil et quatre doigts de la main gauche. J'étais considéré comme un mutilé de guerre, victime civile directe de la guerre.

Ecrire ma vie : j'ai vécu comme j'ai voulu, toujours optimiste, j'ai appris à lire à 8 ans... J'étais un cancre, bon dernier à l'école primaire. J'ai eu mon certificat d'études avec un an de retard par rapport à mon frère jumeau André. Je l'ai rattrapé et dépassé dans le secondaire malgré ma nullité en français. Premier en maths (algèbre, géométrie, arithmétique, chimie et physique) et second ou troisième en leçons, 6 ou 8 en dissertation... Pendant les grandes vacances, je devenais fromager, "le cascaval" fromage grec de six à sept kilos, bucheron, jardinier. Nous avons eu André et moi une formation prémilitaire, fort en maths je me destinais à la carrière militaire. Blessé en manipulant un détonateur, tous mes espoirs furent anéantis... Lorsque j'expliquais comment j'avais eu cet accident, les personnes ne me plaignaient pas... me disaient : "cela t'apprendra à manipuler n'importe quoi...". Comme c'était en 1943, pendant les combats entre Italiens et Allemands, j'ai été considéré comme une victime civile directe de la guerre, je touche une pension de guerre au même titre qu'un combattant c.-à-d. avec les statuts des Grands Mutilés de Guerre. Pour ne pas écouter les sarcasmes des gens je leur disais que j'étais combattant, et on me laissait en paix…

Alger 1948 : sectionnaire à l'Ecole Normale de Bouzareah. J'ai passé avec succès l'examen du B.E. (Brevet Elémentaire), qui donnait droit à enseigner dans le primaire, autrement dit de devenir instituteur. Admis comme sectionnaire à l'Ecole Normale de Bouzareah, à Alger, pour apprendre le métier, j'ai été inquiet de découvrir que nous n'avions que du français, pas de maths du tout, de la pédagogie, psychologie ainsi qu'une classe en main sous la direction d'un maître de classe d'application. J'avais la meilleure note : 14,50 dans la pratique.

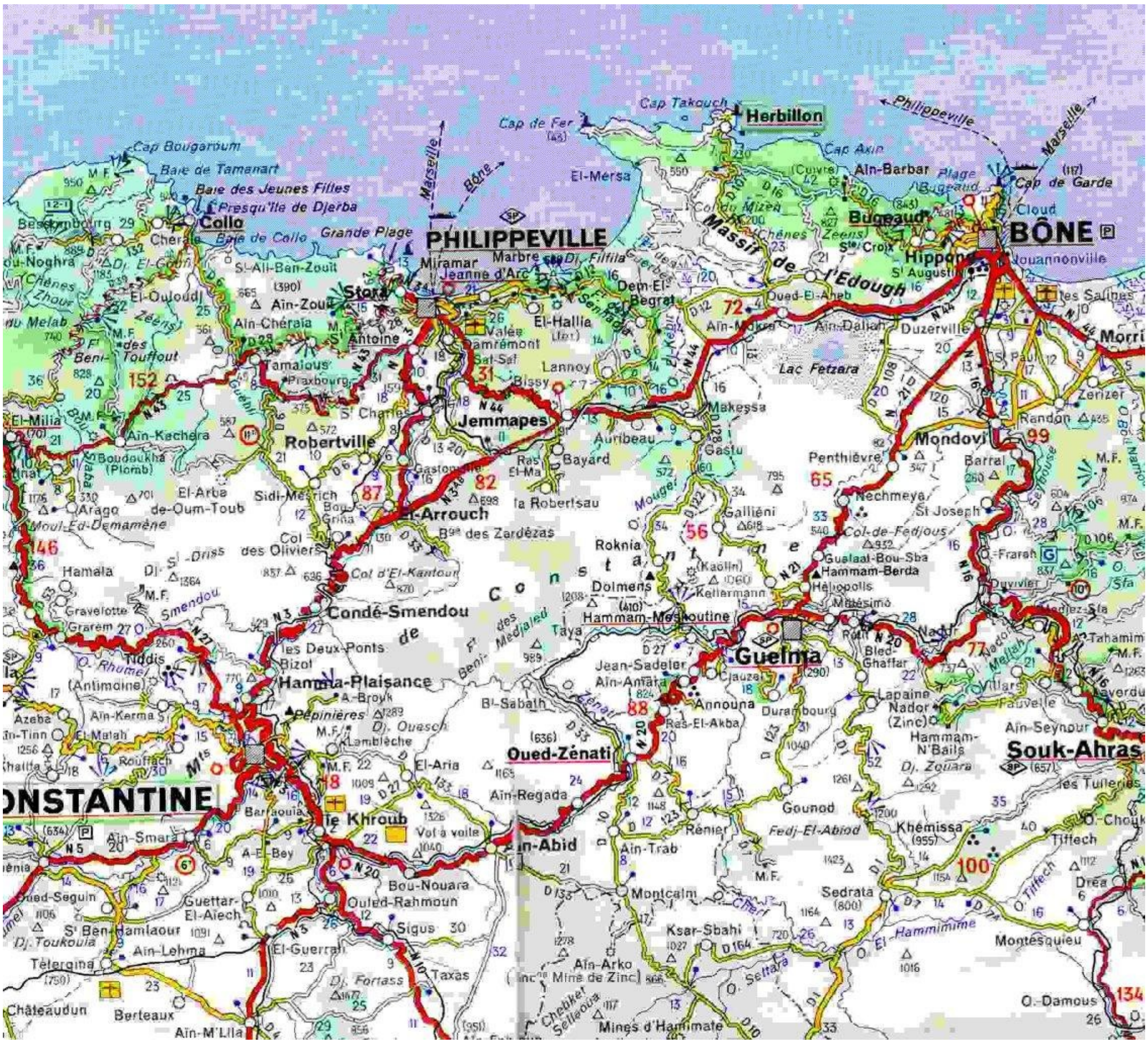
Que faire pour le français ? J'ai pris sous ma protection un sectionnaire comme moi, souffre-douleur d'une bande d'abrutis. Je me suis levé et j'ai dit tout haut : " qui touche Malacrida, me touche !". Malacrida était licencié en philosophie. Le chef de la bande, un Basque, s'est approché de mon ami et lui a frotté les oreilles. Je ne voulais pas me battre. Je sentais que j'étais fort, puissant, j'étais le seul pendant mon adolescence à manier la bêche, la pioche, la masse, le passe-partout, la fourche, le "cascaval" de 5 à 6 kilos, tenu à bout de bras entouré d'un filet pour l'égoutter, etc. Mon frère André se fatiguait très vite, et je faisais les 3/4 de son travail. Je ne ressentais pas la fatigue... Ce n'étaient pas des poings que j'avais, c'étaient des assommoirs. Je lui ai donné une paire de petites gifles. Il s'est rué sur moi, je l'ai repoussé une première fois de mes deux mains, mes poings bien serrés, je ne visais pas son visage, que je risquais de trop abîmer, mais ses poings. Il ne s'y attendait pas : mon poing a rencontré le sien, j'ai senti ses phalanges craquer, entendu un hurlement, puis mon adversaire crier : « Mercier est devenu fou ! », et je l'ai vu détaler comme un lièvre tenant son poing dans sa main droite... Les collègues m'ont dit "tu avais un regard de tueur". Peut-être car j'ai senti ma vie en danger pensant qu'il allait chercher à atteindre mon visage... Trois heures plus tard alors que Malacrida m'aidait à rédiger un rapport, les amis du Basque sont venus me demander s'il pouvait rentrer dans la salle, sans que je me remette à cogner. Je suis un être optimiste, pas méchant, je ne cherche jamais, c'est ma nature, que l'on me laisse tranquille. "Sans rancune", lui ai-je dit, "heureusement, tu n'as pas répliqué, je voyais en toi l'homme à abattre". Aucune réponse...

Un incident à l'Ecole Normale de Bouzareah. Un incident qui m'a marqué pendant mon séjour à l'Ecole Normale. Tous les dimanches, Malacrida et moi allions au théâtre : il adorait aller au théâtre... Nous avions raté le bus que nous prenions sur la place du gouvernement pour rejoindre l'E.N. Afin d'arriver avant 22 heures, horaire de la fermeture des portes, nous nous engagions vers les escaliers de la Casbah, pour rejoindre l'arrêt du bus "Prison de Barberousse" avant que celui-ci n'arrive. Nous fûmes attirés par un français saoul entouré d'arabes qui essayaient de lui voler son portefeuille. C'était un sectionnaire comme nous. Le traînant, nous sommes parvenus à prendre le bus malgré les récriminations du receveur "interdiction de prendre des gens saouls". Il n'est pas saoul, il est malade... S'il fait du scandale je taperai sur lui pour qu'il s'arrête de crier... Je l'ai pris sur mon dos et nous voilà dans le parc de l'E.N., lorsque cet abruti me vomit dans le cou. Je l'ai laissé choir, et j'ai vomi aussi, Malacrida a suivi. Si tu savais comme cela pue, nous en étions malades à vomir. Sous la garde de Malacrida, je me suis dirigé vers la porte, et j'ai tapé sans trop de bruit. La porte s'ouvre, je suis en présence de l'inspecteur, qui a un haut-le-cœur : "Vous, Mercier, saoul comme une bourrique, demain au rapport chez le Directeur." Pâle comme un linge blanc, j'ai voulu m'expliquer sans dénoncer personne. "Taisez-vous et allez à la douche !"

Faisant semblant d'aller à la douche, je suis allé rechercher Malacrida et l'autre. Sous la douche et sans lui enlever ses vêtements, je lui ai dit : "tu iras avec moi chez le directeur ; c'est à toi de t'expliquer... Réveillé par la douche froide que je lui administrais, il me répète qu'il n'ira pas. Malgré les coups de pied reçus, il me dit en pleurant : "tu peux me frapper, je n'irai pas." Le

lendemain il a persisté, et me voilà seul chez le Directeur, puisque je n'ai pas voulu mêler Malacrida. J'ai expliqué au Directeur que quelqu'un avait vomi sur mes vêtements. "Taisez-vous !" Très pâle je lui explique que je n'aime pas le vin ni les cigarettes. "Vous mentez encore... Un avertissement, à trois vous dégagez." Impuissant, j'ai levé mes deux bras. J'ai eu droit à un avertissement... que je n'ai jamais reçu.

Deux mois plus tard lors d'un banquet organisé par les anciens, nous étions en bout de table, pour rire à notre aise sur les histoires de femmes. J'ai alors entendu mon nom : c'était le Directeur qui m'appelait, me conseillant de le rejoindre avec mon assiette, et m'obligeant pour ainsi dire à m'installer devant lui tout en écartant des invités. J'étais triste. Que me veut-il ? Je n'avais plus faim. "Bon, dit-il, nous allons trinquer", puis il me tend un verre de vin et dit "à votre santé" en levant son verre ; j'ai levé mon verre, humecté mes lèvres et je l'ai reposé. Vous ne buvez pas à ma santé Mercier ? "Je n'aime pas le vin et je préfère les jus de fruits". "A vous dire la vérité : je n'avais jamais soif. "Même pas de l'eau ? Même pas d'eau ? Vous ne souffrez pas des reins ?" "Je n'ai mal nulle part", lui dis-je. "Voyez-vous Mercier, lorsque vous avez quittez mon bureau, je savais que vous ne mentiez pas, j'ai prévenu votre inspecteur, nous avons su qui était avec vous ce soir-là.



Sachez qu'il a été rayé du corps des instituteurs, il a à nouveau récidivé. Quel poste voulez-vous ?". "Collo" lui ai-je dit. "Pourquoi Collo ?", "C'est un port qui ressemble à Ile-Rousse". "Vous avez le poste de Collo", me dit-il. "Retournez vers vos amis, ils s'inquiètent".

J'ai revu Malacrida à Philippeville. La dernière lettre que j'ai reçue de lui, il me disait son attachement, qu'il ne m'oublierait jamais. J'ai répondu dans le même sens, et c'était la vérité. Je ne l'oublierai jamais, grâce à lui je suis sorti quatrième de la promotion, lui premier, major de la promotion. J'étais fier, nous étions fiers. Nous nous aimions comme deux frères, Sensibles, affectueux, émotifs, réceptifs... nous l'étions. Il admirait mon optimiste, je lui remontais le moral car il était un éternel pessimiste, et lorsqu'il me disait "j'ai besoin de toi", je fondais. "Tu crois qu'on sera instituteurs ? Il doutait. "Ne t'inquiète pas, nous serons instituteurs". En pensant à lui, si bon, j'ai un moment de tristesse, un pincement au cœur.

Jacques à la Poste, puis cantonnier sur les hauteurs d'Ile Rousse. Avant d'être instituteur, j'ai eu deux emplois, j'étais fait pour être fonctionnaire comme papa. Je passe l'examen de commis des postes ; des maths, mon rayon, niveau sixième. Aucun mérite d'être premier et accepté à la poste de l'Ile-Rousse. Me voilà guichetier avec quatre collègues âgés. De la jalousie entre eux, que je ne comprenais pas... Le Receveur un brave homme, qui disait à chacun d'entre eux : "Vous vous êtes encore trompés, et Jacquot ne s'est pas trompé malgré sa jeunesse..." Les opérations, la vérification de la comptabilité c'était mon point fort. Je n'avais aucun mérite, pour moi c'était du beurre... Catastrophe, au bout de 20 jours, après la journée nous sommes tous convoqués à son bureau : sans préambule, le Receveur nous dit : "Jacquot ne s'est jamais trompé. Fini le guichet, il sera en retrait de vous et contrôlera vos comptes quatre à cinq fois par jour, et vous notera suivant le nombre d'erreurs commises".

Dès que j'appelais l'un d'entre eux, et pendant que je contrôlais ses comptes, il me susurrait dans l'oreille : "lèche-cul !". Toi tu peux rire, comme mon papa, mais moi je blêmissais... Je ne suis pas un délateur, donc j'encaissais, mais je supportais cela seize fois dans la journée, parce que tous s'étaient donné le mot. J'étais sur les nerfs. J'aurais aimé me battre à la sortie, mais ils étaient âgés, et papa me disait de prendre patience. Le Receveur m'a dit : " je prends ma retraite dans cinq ans, c'est Jacquot qui me remplacera. Il fait déjà une partie de mon travail, et je lui ai mis une note maximum, c'est un gars attachant." Plus j'avais de travail, plus cela me plaisais de lui faire plaisir, mais avec ces vieux grognons....Trois mois plus tard, l'inspecteur des ponts et chaussées m'attendait à la sortie du bureau de poste. "Jacquot, je dois te parler : Veux-tu devenir chef cantonnier en attendant de monter en grade ? Tu percevras un traitement de 20 % supérieur à celui que tu touches à la Poste. Mais il faudra passer un examen, il faut être fort en Maths." Ce qu'il appelait fort en maths, c'étaient des problèmes du cours supérieur, une rigolade pour moi. Sérieusement il me dit qu'il fallait un minimum de 11/20, et qu'il allait m'aider.

Comme convenu, je me rendis chez lui. Je m'installe à son bureau, et il me donne un problème de CM 1, puis un autre de CM 2, et ainsi de suite. C'est la mise au propre qui me prenait beaucoup de temps... Le sixième problème était soit disant compliqué, je le trouvais ennuyeux à cause d'un tas d'opérations avec des décimales à n'en plus finir. Il était question de brouettes, de chargements, de transports, de prix, de m2, de m3, de tonnes, de quintaux, d'une charrette poids à vide ou du poids avec son chargement, et j'en passe... Je fis la preuve de chaque opération, écrivis deux à trois pages pour la solution avec les opérations et les preuves. Je me suis même amusé à traiter le problème par l'algèbre, voire par la géométrie lorsque c'était faisable. L'inspecteur qui devait m'aider, et moi qui lui expliquais le principe de l'algèbre. "Mais Jacquot, tu pourras me remplacer ; tiens je viens de recevoir de Paris cet énoncé que je n'arrive pas à résoudre." Difficile par l'arithmétique, je l'ai traité

par l'algèbre, et il m'a fallu plus d'une demi-heure... Mais l'inspecteur avait une idée derrière la tête : me marier avec sa fille... Le lendemain, ahuri, le Receveur acceptait ma démission... Me voilà chef cantonnier, ce qui ne plaisait pas à papa. Le Receveur avait parlé à papa, et papa me voyait déjà Receveur. "Lèche-cul" m'était resté au travers de la gorge ; je préférais être au grand air, ne plus être rond de cuir...

En présence de l'inspecteur, j'ai fait la connaissance de mes six cantonniers, pour moi jeune, c'était des "vieux". Nous nous connaissions, et ils m'appelaient : "Jacquot". "Les cantonniers vous indiqueront l'endroit où les travaux doivent-être exécutés", et nous voilà sur la route non goudronnée de Monticello, eux à pieds et moi poussant mon vélo... Mon rôle est de donner à chacun son travail, puis de les surveiller en restant assis sur le talus. "Oh ! Jacquot ! On sait ce qu'on doit faire !" Ils travaillaient au ralenti, je bouillais à ne rien faire, "halte, dis-je, tous à droite de la route moi seul de l'autre." "Oh ! Jacquot ! Si tu vas vite nous allons nous retrouver à Régine... Piano, piano ! Restons toujours en vue de l'Ile-Rousse... tu ne vois pas le chemin que nous ferons d'ici 15 jours pour aller à pieds sur notre lieu de travail, tu veux nous fatiguer avant de travailler ?" "Allez donc à votre rythme..." En plein travail je n'ai pas vu la voiture de l'inspecteur... "Vous travaillez là ?" me dit-il. Pris en faute j'avais les jambes molles, je bégayais en écartant mes bras. "Vous êtes décidés à travailler ?" "Oui parce que je m'ennuie à ne rien faire." "Votre traitement sera augmenté de 20 % " et le voilà parti. "Et nous alors, pas d'augmentation ?" dirent-ils. Un incident s'est produit à 10 heures lorsque mes cantonniers ont voulu s'arrêter pour le casse-croûte. On en est presque venus aux mains. C'est un automobiliste de passage obligé de s'arrêter, par notre présence au milieu de la route, qui m'a dit : "On casse-croûte à 10 heures, oh !" D'accord j'en parlerai à l'inspecteur... Comme je ne mange jamais à cette heure-là, ils m'ont offert de partager leur casse-croûte... J'ai refusé en les remerciant.

Comme il fallait nettoyer, creuser les fossés, boucher les nids de poules, vérifier les murs de soutènement, les fissures des ponts et le reste, et mettre en état près de 60 m de route chaque jour, je leur disais : "Si vous êtes d'accord, 70 m de route et l'on se repose?" "D'accord !" Un guetteur pour surveiller l'arrivée de l'Inspecteur. Ils bénissaient mon idée, nous disposions d'une bonne heure de repos, eux dormant ou discutant, moi en résolvant des problèmes, crois-moi, cela me reposait... L'Inspecteur n'en revenait pas : 10 m de plus ! L'Inspecteur avait une idée en tête : marier sa fille de 3 ans ma cadette. Finalement j'aimais bien cette nouvelle fonction. En rentrant à la maison pour déjeuner, deux lettres m'attendaient, l'une de l'Inspecteur d'Académie d'Alger, (je ne pouvais pas enseigner en France, j'étais handicapé ! Jamais je ne me suis senti handicapé, j'ai toujours été optimiste et jusqu'à aujourd'hui je le suis encore. L'autre, des Eaux et Forêts de l'Ecole de Lyon, le Directeur me faisait savoir que j'étais admis, c'était un emploi réservé aux mutilés de guerre dont le nombre de mutilés ne devait pas dépasser 10% ayant un Brevet Elémentaire, l'on me considérait comme un licencié pour favoriser l'insertion à l'emploi. Inouï, il y avait beaucoup de maths. Je me suis dit : Dans les Eaux et Forêts nous n'avions que 45 jours de congé par an ; Instituteur c'est chaque trimestre. Aucune hésitation... 1er janvier 1948, je choisis l'E.N. en tant que sectionnaire.

Collo 1948. Me voilà débarquant à Collo, grande école, mauvaise ambiance parmi les collègues. Directeur petit et hargneux qui s'en prend à tout le monde. Je rencontre M..., une collègue (...). M... avait déjà été institutrice stagiaire en 1940, avait son C.A.P. écrit, refusait de passer le contrôle médical pour des problèmes de trachome, avait quitté l'enseignement pour vivre avec son premier mari, puis divorcée avec deux charmantes filles à charge, avait repris le métier d'institutrice.

J'aimais ces deux petites filles. Leur père n'avait jamais payé de pension alimentaire, M... voulait qu'il fasse de la prison, et elle avait raison car le traitement d'un instituteur stagiaire pour une femme ayant deux enfants, était minime en 1948. Je me suis opposé : nous pourrons les élever sans le secours de personne. "Pas de prison !" lui ai-je dit. M... était une pédagogue née. Elle voulait être institutrice. A 15 ans elle a réussi au concours de l'E.N. sortie 4ème sur 12 (on n'en prenait que 12). Il devait y en avoir une cinquantaine qui se présentaient. Refusée au contrôle médical : trachome aux deux yeux. Un désastre... Puis elle a passé un concours pour devenir infirmière, avec succès. Divorcée, deux enfants, elle a redemandé un poste d'institutrice sans parler de ses problèmes de vue. Pour avoir le C.A.P. oral, il fallait passer une visite médicale. M... y était opposée. J'insistai. A Guelma, je me suis placé à un mètre derrière M..., bouche ouverte comme si j'étais un taré, je ne voulais pas que l'ophtalmo voit mes lèvres bouger. M... était rassurée par ma présence. J'attendais que le bâton parcourr les rangées de lettres, puis je soufflais tout en gardant la bouche ouverte comme un idiot... "Avec 5 dixièmes, vous pouvez passer l'oral ". Soulagement de M... : la voilà institutrice titulaire.

Pour obtenir le CAP écrit, j'étais à bonne école avec M... : livres de pédagogique, psychologie, ses connaissances dans l'enseignement des matières dans les différents cours... 9 mois après je réussissais à l'examen. N'ayant aucune confiance dans les combinaisons des phrases, dans la syntaxe, j'apprenais tout par cœur. M... a été mutée à Oued- Zénati. Pour la rejoindre je devais me marier (pas de concubinage). Août 1949 : nous voilà mariés à Philippeville. Octobre 1949 : Ecole d'Oued-Zénati ; directeur M. Godhbane, un Algérien devenu après l'indépendance Inspecteur de l'Enseignement primaire. Un homme capable, et nous avons sympathisé. De passage, l'inspecteur nous dit : " Il faut redresser la situation catastrophique de l'enseignement : je compte sur vous."

Oued-Zénati 1950-1955. Deux mois après, l'Inspecteur "débarque" dans ma classe, entouré de deux directeurs, pour mon C.A.P. pratique et oral. Il ne prévenait pas de son arrivée. J'ai eu la trouille, et pourtant je travaillais pendant les grandes vacances, je demandais aux vieux maîtres qui recevaient la revue " Ecole Libératrice" de me les prêter, ils me les donnaient ; je découpais toutes les matières de l'enseignement, leurs méthodes et par cours, je les rassemblais dans des chemises et les numérotais. M... m'avait dit : "tu les rangeras sur ton bureau avec les cartons de lettres de lecture et de calcul". Il a feuilleté consciencieusement mes chemises, a appelé les deux directeurs qui s'installaient au fond de la classe pour prendre des notes, a discuté avec eux... puis il s'est tourné vers moi "Du très bon travail ! Je ne reste pas dans votre classe, sauf les deux directeurs, vous avez votre C.A.P". Il est parti inspecter des collègues. Quant aux deux directeurs, ils m'ignoraient et parlaient entre eux. Pour l'oral, tirage au sort de 3 questions sur cent (j'avais tout appris par cœur). Note :

14,50, très élevée pour un C.A.P. En décembre nous avions commandé et reçu notre 1ère voiture, une Simca-huit. Nous passions les fêtes de Pâques et de Noël à Philippeville, chez Mémé. Le fils d'Adrienne, Marco, était souvent chez nous. Il considérait M... comme sa mère.

Nous donnions 4 heures de cours par semaine aux adultes après la classe. Nos traitements étaient augmentés de 30%. M... me donnait les cancres et ceux qui sentaient mauvais. Je lui en laissais huit, le minimum, et moi je frisais la quarantaine. Après les cours d'adultes nous nous promenions en direction du bord de la rivière, un parcours de 3 ou 4 km. Les grenouilles coassaient, le chant de l'eau nous apaisait, les petites pataugeaient dans l'eau. En plus de mon travail, j'étais responsable du ciné-club du village. J'ai effectué un stage pour manier le projecteur et réparer les films, les coller. M... choisissait des films pour enfants (Charlot, Laurel et Hardy, …) et des films pour adultes. Pendant les séances le Maire nous honorait de sa présence. C'était un Corse et nous nous entendions bien. Une fois, je n'ai pas pu mettre le film à l'endroit et la séance a été reportée au lendemain. Un collègue bien intentionné à mon égard a dit au Maire : "Il ne trouvera pas la panne, il n'a que le Brevet Elémentaire ". Le Maire outré m'a rapporté les paroles. J'étais offusqué, j'étais un con... La moutarde m'est montée au nez. Au bout d'une heure j'ai trouvé la panne, puis j'apostrophe l'indélicat : "Tu as trouvé toi ?", "Oui, il faut faire ceci cela..." J'étais aux anges car il s'était trompé : "Tu es un grand con". J'étais prêt à en venir aux mains... Il s'est sauvé. J'ai su qu'il était allé voir M... pour lui dire : "Vous savez ce qu'a dit votre mari : il a dit que j'étais un grand con" . "Ah ! Monsieur D..., si mon mari vous a dit que vous étiez un grand con, c'est que vous l'êtes !"

Oued-Zénati. Pendant les événements, un élève que nous avons eu dans nos classes : Mouloud, est décédé, et nous aimions beaucoup nos élèves... J'ai décidé d'aller à son enterrement, malgré l'opposition de notre directeur qui nous appréciait : "C'est dangereux, vous ne risquez rien des gens de la ville, mais ceux des alentours ne vous connaissent pas et vous risquez d'être pris pour cible". "Dangereux ou pas j'y vais." Et M... de renchérir : "Si tu y vas, j'y vais". Dès notre arrivée, nous fûmes entourés par un groupe d'hommes jusqu'au cimetière. Nous avions les larmes aux yeux, tellement nous l'aimions... Le groupe nous a accompagnés jusqu'au portail de l'école. Nous avons plus tard appris que ce groupe nous protégeait contre des inconnus venus des bleds voisins. Pendant les vacances de Pâques nous allions sur la plage de Stora à quelques kilomètres de Philippeville. Marco, le cousin germain des petites, nous accompagnait, heureux de revoir M... qu'il considérait comme sa mère. Un jour, il est tombé s'est fracturé la cheville. Reproches de son père Lolo. Pauvre Marco ! De sa terrasse il nous regardait partir, notre voiture était garée dans sa cour. Cela nous fendait le cœur. Nous étions à table, Lolo, le père voulait que son fils soit près de lui. " Marco ! Qui aimes-tu le plus ? Ton père ou ta tante M... ? Le gosse voyant la main près de son visage répondit : "toi papa !" Nous étions mal à l'aise... Nous visitions la FRANCE aux Grandes Vacances, allions dans les campings universitaires. Nous étions en vacances le 1er juillet, les métropolitains le 14. Nous préparions le terrain, les latrines en creusant des trous entourés de roseaux. Que les campings ont changé aujourd'hui ! Au lieu de passer par Philippeville, nous avons décidé de prendre le bateau à Tunis, pour débarquer à Palerme en Sicile.

Lorsque nous avons débarqué à Palerme, la douane nous attendait : nous emmenions avec nous la cage aux oiseaux posée entre les deux filles. Le douanier dit : "Pas d'oiseaux en Italie, c'est interdit, sauf s'ils sont vaccinés". Les petites versaient des larmes. "Assez de larmes ou je pleure aussi. Allez, vite, passez !" Nous profitons de visiter la Sicile, beaucoup de choses à voir et un passé étonnant. A

Syracuse, l'évêque de la ville, féru d'histoire ancienne, n'a pas abattu le temple grec, mais l'a conservé en l'intégrant dans une cathédrale. A l'intérieur de la cathédrale, nous voyons les colonnes imposantes du temple grec. Au temps des premiers chrétiens, les fidèles allaient d'abord au temple grec et ensuite à l'église pour ne pas avoir des ennuis avec le curé. Les chrétiens détruisaient temples, chênes centenaires où les fidèles se recueillaient, pour les obliger à accepter la nouvelle foi. Nous avons traversé le détroit de Sicile et débarqué en Calabre. Pour avoir la paix avec les gens du pays qui tournaient autour de mes filles, je leur disais avec l'accent corse : "Je suis un Calabrais" en Sicile, et "Je suis un Sicilien" en Calabre, et on nous laissait tranquilles. Nous faisions du camping sauvage, nous dressions notre tente sur la plage à la tombée de la nuit. Au fur et à mesure de notre progression vers la frontière française nous visitions, villes, villages et ruines romaines. C'était splendide ! A Vintimille, dernière étape, nous avons campé au bord d'une rivière, et nous nous sommes baignés. Propres, nous sommes rentrés en France.

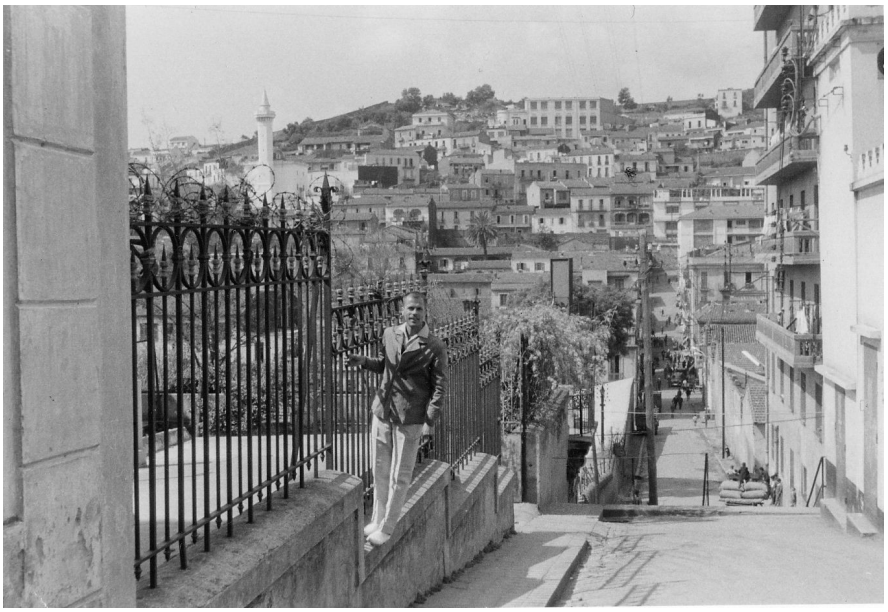
Nous cherchions un pied à terre et nous voila propriétaires d'un terrain et d'un pavillon d'une pièce et d'autres pièces qui se trouvaient à 20 m de là. La première des choses que j'ai faites c'est de construire des toilettes : un vrai W.C. mais penché. Je n'avais pas de niveau. Pour l'écoulement, j'ai creusé une tranchée, placé des tuyaux et trente mètres plus loin, tout se déversait dans la nature, toujours dans mon champ, inutile de te dire que cela ne sentait pas mauvais, et que les ronces et les roseaux se développaient à vue d'œil.

Comme j'ai mis le feu aux mauvaises herbes, celui-ci m'a échappé (terme employé par les gens du coin). Nous avons pu l'éteindre grâce aux voisins venus m'aider. Nous avons acheté une T.V. Aucun dans le village n'en possédait, cela coûtait une fortune, je me souviens même du prix : 5500,00 Fr en 1956. Le traitement d'un instituteur en métropole ne dépassait pas 800,00 Fr, et peut-être moins encore. Les gens du coin venaient voir les films l'après-midi. Nous faisions figure de gens aisés. Chaque année nous changions d'inspecteur. Les petites étaient dans la classe de Melle Vautier. Ce sont nos filles qui racontent l'entrée de l'I.P. dans leur classe. "Dès l'arrivée de l'I.P., notre maîtresse est partie chercher son travail dans son appartement laissant en plan l'inspecteur" (l'appartement était juste au-dessus de sa classe). "Comme elle ne redescendait pas et que l'I.P. s'impatientait, il envoya une élève : "La maîtresse pleure et ne veut pas descendre..." Furieux, il est allé inspecter M. Mialon : 8/20, nul, puis deux autres instituteurs : tout aussi nuls. De plus en plus énervé, il entre dans ma classe : "Je vais vous casser les reins à vous aussi." Mes élèves s'aperçoivent de ma pâleur. J'utilise la méthode Lamartinière, en calcul, en lecture et conjugaison. Je pose trois séries de 10 questions, une pour chaque matière, chaque série étant notée sur 10. Les élèves, qui obtenaient ainsi immédiatement leurs notes, étaient habitués à ce genre de travail, et je dois préciser que j'autorisais les cancres, une bonne dizaine sur 55 élèves dans la classe, à copier sur le plus fort. Ceux-ci gagnaient des "avantages", par exemple recevaient "moins un" coup de règle... Les cancres ne devaient pas se faire prendre. Incroyable, ils regardaient leurs ardoises, copiaient, grâce aux forts qui faisaient semblant de cacher leur réponse. Et l'I.P. n'y vit que du feu. C'est d'ailleurs de cette façon que j'ai toujours obtenu la meilleure note du département. L'inspecteur était dans ses petits souliers. En faisant ses calculs au fur et à mesure des résultats, il s'aperçut que je méritais largement un 17/20, et c'était impensable puisque je débutais à peine. Je n'ai jamais vu homme autant embarrassé : il me mit 14/20, et juste après le C.A.P., cela représentait une excellente note...

Communion. Les filles voulaient communier. M... avait l'esprit large, et de temps en temps nous allions voir le Curé. Celui-ci était un jour accompagné d'un homme en soutane, et très obséquieux

devant ce personnage. Je pris du plaisir à parler avec lui ; mais le curé était dans tous ses états, et de plus en plus gêné au fur et à mesure que je lui parlais. Nous avons ensuite appris de lui que ce personnage était l'Evêque d'Hippone et de Constantine... Nous l'avons revu en gare d'Annecy. Il m'aida à mettre mon sac à dos, M... le reconnu, mais pas moi. Il nous expliqua que pour reconnaître un curé d'un Evêque, celui-ci avait un liseré rose sur le bord du chapeau... Ghyslaine est partie à Constantine comme interne. La maîtresse de Lysiane n'étant pas consciencieuse, nous avons dû la retirer de l'école. Que risquaient de dire les parents d'élèves de l'école de filles ? Nous nous en moquions. Chaque jour, Lysiane préparait un examen complet d'entrée en sixième. Comme nos deux filles entraient en sixième, nous avons demandé d'être mutés à Philippeville.

Philippeville 1956. En 1956, nous étions sur la plage de Stora pratiquement seuls au retour : il n'y avait pas d'autres voitures sur la route. C'était étonnant. En ville personne non plus, et les rues étaient jonchées de babouches. L'insurrection venait de commencer. Nous sommes ressortis sans les petites, j'étais inconscient du danger. Devant un café, six corps étaient allongés dans des attitudes burlesques. Nous avons été pris en photos par la D.S.T. J'étais recherché, seul civil dans les rues désertées. Je n'ai pas été inquiété. Les Pieds-Noirs du coin nous ont raconté qu'il y avait eu des combats de rues, l'armée avait réglé l'insurrection en moins d'une heure, et avait réuni des milliers de civils musulmans dans le stade. L'année suivante nous habitions un appartement de l'école situé en haut de Philippeville à la limite du quartier arabe. Le Directeur était un arabe. Lorsque les grenades éclataient dans le centre, j'étais prévenu, les Arabes m'aimaient et je le leur rendais bien. Le Directeur se calfeutrait dans son appartement.



Une fusillade éclata dans le centre-ville. De notre fenêtre nous voyions les Arabes remonter la rue en courant, poursuivis par les paras. J'ai ouvert la porte d'entrée de l'école, ils s'y engouffraient, et je les parquais dans la cour de récréation, protégée par de hauts murs. Ils étaient une vingtaine apeurés, des parents d'élèves pour la plupart. Dix minutes plus tard, j'entends des coups de crosse contre la porte. J'ai tenu tête à l'officier : "Ils ont tous des babouches et non pas de pataugas, et je les connais tous". Il est parti en maugréant au grand soulagement de mes protégés. Nous avons eu droit à des plats de couscous. "Vous avez risqué votre vie", me dit le Directeur Djadoun, "moi je ne pouvais rien faire, je suis arabe". Ghyslaine est allée au lycée Maupas, un collège de filles, en classe de philo. Lysiane est partie au lycée de garçons pour faire des maths.

Un grand jour s'est levé : la naissance de notre fils, Dan. Pendant notre absence c'est Mémé qui le surveillait. Je me rappelle bien de mémé, et je l'aimais beaucoup, et elle me le rendait bien. Elle avait élevé cinq enfants en faisant des ménages. M... ainsi que ses frères et sœurs étaient en but avec

elle parce qu'elle allait chaque jour à l'église. Elle disait à tous ceux qui voulaient l'entendre que j'étais son seul fils. Nos filles l'aimaient aussi. Mon petit Dan était dorloté par quatre mamans. L'inspecteur Martin est venu m'inspecter, et me mit un 16/20. "A partir d'aujourd'hui, vous êtes maître de classe d'application, vous n'aurez qu'une vingtaine d'élèves et garderez les meilleurs". J'avais chaque jour une dizaine de stagiaires. M... avait la manie de dire "non" à tous mes projets de voyage : "Je n'irai pas en Angleterre." "J'irai donc seul..." Elle voyait ses collègues pendant la récréation, et leur annonçait qu'elle avait décidé d'aller en Angleterre. Et ce fut la même chose pour tous les pays européens que nous visitâmes. Lors de la traversée du "Channel", j'avais bien déjeuné, les marins me disaient : "pour ne pas avoir le mal de mer, il faut bien déjeuner." J'ai mangé, mangé. Tempête en mer, le navire raclait le fond, et nous étions tous malades même notre Dan, sauf Ghyslaine qui nous ravitaillait en sacs vomitoires... A Douvres, j'ai donné les clés de ma voiture au douanier pour qu'il la fouille sans moi, et il me regarda tristement, puis me fit comprendre que je pouvais circuler. Puis il y a eu le massacre de Filiache-El-Halia, à 15 km de Philippeville : hommes, femmes, enfants, bébés, une trentaine environ. Nous nous sommes rendus à l'église où les cercueils étaient exposés. C'était affreux et émouvant.

M... avait plus d'ancienneté que moi. Je l'ai cependant rattrapée, en passant tout le temps au grand choix. L'inspecteur nous a inspectés tous les deux. J'ai obtenu 14,50/20 et M... 14/20. Qu'est-ce que je n'ai pas entendu alors ! Elle m'obligea pratiquement à aller voir l'inspecteur qui demeurait à Constantine. Celui-ci me dit qu'il ne reviendrait en aucun cas sur sa décision. Personnellement, je pense qu'elle méritait plus : c'était une pédagogue née. Elle voulait que ses filles soient institutrices.

Je ne m'entendais plus avec M.... J'ai demandé un poste de direction, et j'ai obtenu Biskra. M... a été nommée à El-Harouch, à 40 km de Philippeville. J'arrive à Biskra. L'I.P. réunit la trentaine de directeurs : il désire un conseiller, et nous donne un questionnaire auquel je réponds en style télégraphique, certain de ne pas être retenu. Les autres, écrivaient, écrivaient sans s'arrêter. "Mercier, vous serez mon conseiller". Catastrophe : "Mais je n'ai jamais exercé le métier de directeur !" "Taisez-vous, c'est vous." Les autres : "comme tu es le dernier venu, nous te nommons Directeur des cantines scolaires de la ville de Biskra", avec la responsabilité de 2000 élèves par jour. Me voilà déchargé, me voilà acheteur de pois-chiches, de haricots, de lentilles, de pâtes, de condiments et j'en passe. J'avais sept cuisiniers sous mes ordres. Je les réunis. Je nomme le chef de l'année dernière, et ainsi de suite. "Vous devez obéir au chef, sinon inutile de rester." Pendant sept ans où j'ai exercé à Biskra, je n'ai eu aucun ennui, mais il est vrai que j'avais augmenté leurs traitements de 50%. J'avais écrit à l'ambassade américaine, disant que j'avais besoin de lait, d'huile, de sucre, de pâtes, et ainsi de suite. Et ça a marché : le prix du repas de chaque élève était passé de 4 Fr à 0,45 Fr. Je pouvais me permettre de leur distribuer deux barres de chocolat à chaque repas. Les américains sont venus contrôler si je ne revendais pas la marchandise, puis, satisfaits, m'ont dit qu'ils retrouvaient systématiquement leurs produits sur le marché, mais qu'ils n'avaient rien trouvé sur le marché de Biskra. Ils me félicitèrent donc, et me dirent de leur demander tout ce que je voulais, et qu'ils pourraient l'envoyer.

J'ouvre le registre de la comptabilité, et n'y vois, quelle horreur, que des ratures, rien que des ratures... Ou des nombres que je n'arrive pas à lire... L'I.P. refuse de mentionner le montant et de signer. Grincheux, nous nous rendons chez le Receveur responsable des sommes.
"- Des directeurs brouillons, qui ne savent même pas compter ! Quel est votre nom ?
- Mercier.

- Je retiens, je suis content que vous soyez venu."Il tire un trait et mentionne le montant, et signe. L'I.P. l'imite. "-Venez me voir dans trois mois, nous nous entendrons." Trois mois plus tard me voilà chez lui, aucune rature, c'est net et propre. Coup de téléphone à l'I.P. : "- Enfin une comptabilité nette et claire !"

Les filles, bac en poche, Dan et M... débarquent à Biskra : M... est nommée directrice à 5 km de Biskra, et les filles sont adjointes dans mon établissement. Deux stagiaires mécontentes quittent mon établissement pour laisser la place à mes filles. J'étais secrétaire du Syndicat des Instituteurs Indépendants (S.I.I.) qui comptait une centaine d'adhérents dans le département de Batna. Le S.N.I. (Syndicat National des Instituteurs) en avait plusieurs centaines. Un professeur du C.E.G. me caricaturait, en dessinant un œil plus bas que l'autre, plus petit que l'autre, fixe, qui louchait, petit nez, petites oreilles : très bien fait, puisque je me reconnaissais, et je riais. M... a ri jaune lorsqu'elle s'est vue surveiller ses enfants qui, à quatre pattes, bouffaient des lentilles, pois-chiches étalés par terre, moi, louchant avec un rire niais sur ces caricatures. Elle n'a pas pu supporter cette image. Le responsable de cette caricature était C... (je m'étais renseigné) et il habitait un studio. Je suis allé le voir. Il était allongé sur son lit et écoutait de la musique.

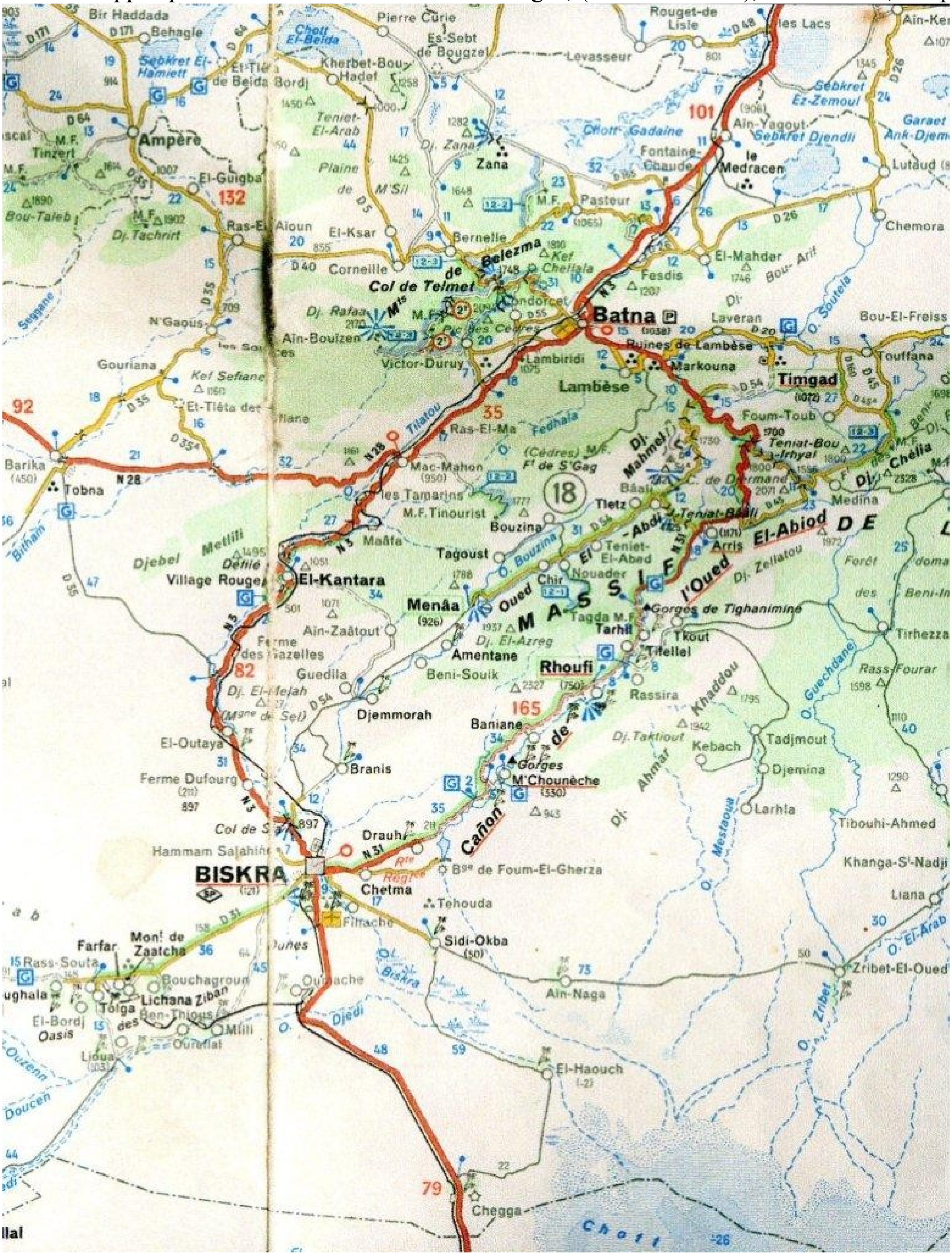
"- Debout, nous allons nous battre !" Plus grand que moi et costaud, il refuse. Je n'étais pas dans mon état normal, il a eu peur, je le sentais. Deux baffes. "- Debout !" Aucune réaction. De rage, je casse tout dans son studio. Je pars... Huit jours d'incapacité de travail. Je prends peur. Je vois le Maire, les Elus, etc. Tous me donnent raison, mais je ne suis pas tranquille. Une quinzaine de jours plus tard, je dois me rendre à Alger, auprès du Vice-Recteur pour "affaire me concernant", et j'ai les "jetons".

Je m'y rends en train ... Je suis reçu immédiatement malgré la dizaine de personnes qui attendaient. Je m'enfonce dans le fauteuil et lève la tête pour le voir. "- Affaire très grave", refuse de m'entendre. "- Démission ou Tataouine." J'essaye de me lever, impossible ! Mes jambes sont en coton. Je m'affale sur son bureau, comme un petit garçon. Quelle honte ! D'une voix inaudible, je réponds : "- Pas démission, Tataouine." J'étais pâle... lui avait l'air rieur. "- Mais non, mais non, j'ai pris des renseignements auprès des autorités de Biskra, excellent... Ne jamais s'attaquer à la vie privée. Vous allez coiffer votre I.P. incapable de remettre à son I.A 10 inspections par an." "- J'ai un surcroît de travail…"

Il ne m'écoute pas, trop heureux que je garde mon poste d'instituteur... Je suis faible en français, j'ai acheté un livre plus gros qu'un dictionnaire, intitulé "Mille rapports d'inspection". Prix : le tiers de mon traitement. J'inspecte à tour de bras, perds tous mes copains collègues, malgré le 1/2 point de plus que je leur attribuais. J'ai essuyé un refus venant d'un directeur licencié en grammaire. Heureux, j'envoie un T.O. au Vice-Recteur (il me déchargera de ces inspections). Que j'étais naïf ! En deux mois, 16 inspections adressées à l'I.A. Je faisais une boucle tout en inspectant. Dans la journée j'arrivais à inspecter quatre collègues. Je me vois arriver le directeur licencié, il me présente le télégramme du V.R. : "- Refus d'être inspecté, vous êtes démissionnaire." "- Monsieur l'Inspecteur", "- Je ne suis pas Inspecteur…" Il insiste : "- Inspectez-moi !" " - Vous croyez que je n'ai que ça à faire, j'ai d'autres chats à fouetter…" "- Je vous en supplie !" "- Dans 10 jours." "-

Percevrai-je mon traitement ?", etc. J'y suis allé, je lui ai laissé sa note, je l'ai regretté par la suite, il méritait plus. J'y suis retourné l'année suivante, et lui mis un point de plus...

Accident à Biskra. Nous vivions à Biskra : Visite du marché d'El-Oued : M... te tenait par la main, ta jambe a été happée par la roue d'une charrette non chargée, (roue de voiture), M... te tirait, ton pied



était déjà sous la roue en caoutchouc (le bourricot allait au pas, heureusement). Je t'ai plaqué au sol, et la roue est passée sur ta jambe sans te faire le moindre mal. M... commençait à insulter le charretier. Dare-dare nous sommes rentrés à Biskra.

Le scorpion noir (version de Jacques). Nous étions sur une des dunes à quelques kilomètres de Biskra, avec des collègues... Je jouais aux boules, M... assise, avait ses mains posées sur le sable, et toi, derrière M..., tu criais : "- Maman, il y a une grosse bête derrière toi !" M... énervée a levé la main pour te faire taire... Il y eut un cri déchirant : un gros scorpion noir l'avait piqué. Je me précipitai, récupérai le scorpion imposant dans une boite de conserve, et nous voilà à plus de cent à l'heure rejoignant l'hôpital de Biskra. Le médecin fut heureux de voir l'espèce de scorpion, et put lui administrer le vaccin adéquat.

Le scorpion noir (version de Dan). Je me rappelle de cette aventure. Le scorpion noir était gros, et je te vois encore en train de chercher rapidement une boîte quelconque, puis courir derrière pour le coincer. Je me rappelle de la course pour arriver à l'hôpital, avec M... qui souffrait. A dire vrai, lorsque j'étais petit, j'étais assez collant et me rapprochais souvent de ma mère, lui tirait sa jupe, essayais de capter son attention. Je m'en souviens à l'occasion de nos promenades à Cannes, sur la croisette ou dans les rues passantes, où je me faisais bien réprimander de toujours vouloir attirer l'attention, et je devais avoir 3 ans peut-être. Dans les dunes, je devais être un peu plus vieux peut-être, et j'ai vu cette bestiole toute noire s'approcher de la main de M.... Tout le monde était assis au sommet d'une dune, et M... avait le bras tendu à l'arrière, la main dans le sable. La bête avançait de façon très décidée, et je l'ai vu venir bien à l'avance, puisque je faisais toujours attention aux "petits détails" qui nous entouraient. Il n'y avait pas d'autres enfants, et les discussions des grands n'étaient pas vraiment ce qui m'intéressait à l'époque ! J'ai tapé un peu sur l'épaule de ma mère et je lui ai dit : "- Maman, il y a une grosse bête !"

M... n'a même pas tourné la tête et m'a répondu que cela suffisait, que j'étais toujours en train de capter son attention et qu'elle était en train de discuter. Je suis donc resté à regarder la bestiole s'approcher, comme aimanté par cette main sur le sable. Je l'ai vue se courber rapidement et j'ai entendu un cri strident. Et ma première pensée a été : "Bien fait, la prochaine fois, tu feras attention à ce que je dis !", tout en étant très étonné de voir tout ce remue-ménage. C'était donc un scorpion, je ne savais pas : c'était la première fois que j'en voyais un. Sur la route, je me sentais coupable d'une telle pensée, et fut triste qu'une telle chose soit arrivée... alors que je l'avais vu.

1962, Indépendance de l'Algérie. M... et les petites sont nommées à Dieppe, regroupement familial. Pendant les Grandes Vacances, avec M... nous nous rendons à Paris au ministère de l'E.N. Pour voir un Corse, M. Seité, I.G. et secrétaire du ministre. Nous sommes reçus entre deux portes : "- Ne vous inquiétez pas, je prends note. Votre épouse sera nommée dans les A.M. comme elle le désire."
En sortant M... me dit : "- Je n'y crois pas, tu as vu comme il nous a reçu ?" mais elle obtient un poste à Valbonne... Retour à Biskra, seul. En 1964, je n'inspecte plus, je respire : il me reste ma direction, la cantine scolaire, la fonction de conseiller pédagogique pour apprendre le métier aux jeunes maîtres. J'ai quand même du pain sur la planche... J'aime travailler, je suis un bœuf de travail, comme dans la conduite automobile. En 1966, L'I.A. M. Belghodja de Colomb-Béchar, me fait parvenir l'exéat pour quitter le département de Batna, me nomme Directeur de Bidon 2 ; 38 classes + les cantines scolaires : 800 élèves seulement ... Un gros chien-loup sauvage se prend d'affection pour moi. Je le lui rends bien. M... rouspétait en lui donnant à manger. Lui, se laissait caresser, mettant sa queue entre ses jambes. Je lui préparais dans une remise que je n'utilisais pas un endroit pour qu'il puisse se coucher. Il me faisait fête chaque fois qu'il me voyait,

et à Dan aussi. La nuit il allait attaquer les chiens du village et s'en prenait particulièrement, au chien du directeur Matéo, 45 classes, qu'il blessa sérieusement. Armé d'un fusil, Matéo blessa grièvement la bête, celle-ci se traîna jusqu'à moi et mourut dans mes jambes pendant que je le caressais. Triste, triste. Dan était admis dans la classe du CM1 à Béchar, école de la coopération. L'année suivante, j'étais nommé dans la plus grande école du centre de Béchar et Dan au CM2. M... était à la retraite depuis l'année précédente. Comme Dan entrait en sixième, nous quittions définitivement l'Algérie. Avant de partir j'ai eu droit à une grande fête, toutes les autorités de Béchar étaient présentes : Préfet, Inspecteur Général, Inspecteur d'Académie, I.P., etc. J'ai rejoint Amiens. En cours d'année scolaire alors que l'I.A. d'Amiens refusait de me donner l'exéat : «Tant que je serai I.A. je vous garderai, j'ai besoin d'instits comme vous. Pourquoi avez-vous refusé la direction du C.E.G. de Gamache ?".

Au Ministère de L'E.N. à PARIS, j'ai revu M. Seite ; Inspecteur Général et toujours secrétaire particulier du Ministre. Comme d'habitude il m'a reçu entre deux portes. "- Vous voulez le Var, vous aurez le Var". Le 25 août 1969 je me présente à l'I. A. de Draguignan. Je vois le chef du personnel. Il a une attitude hautaine, je n'ai même pas ouvert la bouche. "- Cela fait le centième d'instits que je reçois, pour leur dire qu'il n'y a eu aucune intégration dans le Var, j'en ai assez, vous m'entendez !" Je n'ai rien dit et m'en allais, lorsqu'il m'interpella : "- Donnez-moi votre nom ?" "- Mercier !" criais-je... Je n'ai jamais parlé de cette façon aux collègues. "- Mercier, Mercier dit-il, cela me dit quelque chose... Ah, j'ai trouvé, Paris a créé un poste supplémentaire dans le Var, vous ne serez pas ennuyé par le syndicat qui est puissant chez nous. M. Mercier je vous fais toutes mes excuses, pardonnez-moi de m'être comporté de cette façon. Je suis énervé de répéter cent fois la même chose. Quel poste voulez-vous ?" Il me présente une liste de postes. Je choisis la Roquebrussane. La population veut me garder, le Maire intervient auprès de l'I.A. Je refuse de rester, j'obtiens Fréjus la Gabelle. L'inspecteur Casimir veut m'obliger à prendre une direction, directeur déchargé, je refuse et pour cause, directeur ou pas je toucherai les mêmes indemnités. A quoi bon une direction. Deux années avant ma retraite, j'ai quitté M... et me suis mis en ménage avec une institutrice. Je suis parti avec deux valises et le camping-car. J'étais "ratiboisé " mais très radieux. Dan a passé son bac avec la mention T.B. Je me suis remarié à Monticello (Corse).

A la retraite, ma nouvelle femme travaillant, j'ai fait la connaissance d'un biologiste. Il m'a autorisé à venir effectuer des expériences dans son laboratoire. J'étais aux anges. Au cours de mes expériences je n'ai jamais trouvé quoique ce soit. Avec mes pipettes je cherchais, je cherchais... J'étais heureux, je me prenais pour un chercheur... je ne trouvais rien. Ce savant avait quatre assistants diplômés des hautes études scientifiques. Il me les présenta. Ils me détestèrent. J'ai eu le malheur de leur demander de me réduire les formules nucléaires "des plus et des moins". "- Vous êtes vraiment con pour ne pas savoir cela !" Vexé, je suis retourné à ma table de travail. Le Patron se doutant de quelque chose est descendu de sa cabine : "- Vous vous entendez bien au moins ? " J'ai répondu : "- Oui !" au grand soulagement des assistants. Trois ans plus tard, deux assistantes, vinrent renforcer l'équipe. Je leur ai dit que je n'avais aucun diplôme, que j'avais été traité de con par leurs collègues pour leur avoir demandé de me réduire les formules afin de me faciliter la tâche. Elles étaient offusquées. Demandez-nous ce que vous voulez. Comme elles sortaient des écoles, certaines formules évoluaient au rythme des années, il fallait toujours se remettre en question, ce n'était pas mon cas, je ne me posais pas de question. J'étais nul mais cela me plaisait de faire des expériences sans résultat. Une assistante me fit du coude. Elle interpela l'assistant indélicat : "-

Comment vous n'arrivez pas à décomposer cette formule ?" et me fit un coup d'œil. "- Je n'ai pas appris ces accents, c'est nouveau pour moi", dit-il. L'autre assistante : "- Il faut être modeste". Penaud il baissa la tête ; quelques jours plus tard il me dit : "- N'hésitez pas à me demander un renseignement ..." "- Je vous remercie, les filles m'aident." Lorsqu'il était question de congrès à travers le monde, le patron me prenait avec lui ; les garçons me disaient : "- C'est à vous de refuser, il n'a pas le droit de vous prendre. Dites-le au patron !" et je partais à travers le monde avec mon patron : Israël, la Floride, Sao-Polo, Guadeloupe, Martinique, Guyane, etc. Le patron et moi avions le même âge. Mon rôle dans les congrès consistait à prendre des diapos des tableaux où les savants inscrivaient leurs formules. La nuit j'inscrivais toutes les formules en supprimant les doubles ou les triples, et je les remettais à mon patron au petit déjeuner. En mangeant, il rectifiait supprimait, réduisait, me disait "c'est bien, vous êtes toujours à l'heure... pas comme mes assistants.

Pour me rendre utile je nettoyais les pipettes que je mettais dans des récipients, genre cocotte-éclair, le parquet, les tables individuelles, les chiffons, les gants, en ce temps là on les désinfectait. Le patron me donnait 250,00Fr / H. si je travaillais 6 H. par semaine. Je pense que ma présence l'apaisait. C'est moi qui le dis. Les assistants percevaient un peu plus de 400,00 Fr. Ne travaillaient que trois heures par jour ; le patron plus de douze heures. Nous étions souvent seuls lui et moi. J'étais son confident : »Vous savez j'ai trouvé une chose qui bouleversera la biologie. Demain nous partons au congrès de Vienne. J'ai hâte de l'exposer avant qu'un autre ne le trouve. C'était sa hantise. Et nous partons prendre l'avion à Nice sous le regard attristé des assistants. De sa découverte il recevait de l'Etat des sommes importantes exonérées d'impôts. Par contre disait-il, l'état touchait des milliards en revendant le brevet. Lorsqu'il est décédé d'une crise cardiaque, j'ai pleuré à chaudes larmes, il était si bon avec moi. "Vous m'apportez beaucoup." Je me suis demandé ce que je pouvais bien lui apporter, moi, l'ignorant ! (…)

Ile-Rousse 1946. Avec André et armés d'un passe partout, nous scions des arbres dont un chêne immense. Nous ne savions pas qu'il fallait entailler à la hache afin que l'arbre s'abattre dans la bonne direction. Diane notre chienne était couchée près de nos vêtements sous le chêne. Pendant que nous terminions de scier, l'arbre se mit à pivoter. Je criais : " André sauve toi !" Il était temps, la chienne fût écrasée par les branches. Que de tristesse !

Biskra 1960. M... intervient : 3 collègues adversaires appartenant au S.N.I. tendance Algérie indépendante, moi secrétaire du S.I.I. tendance Algérie française, sont venus chez moi me donner une raclée. Dans la cour sous les fenêtres de la cuisine le ton monta. M... comprit que j'étais en position de faiblesse, rassembla deux chaises sur le bord de la fenêtre. Nous levâmes la tête et nous comprîmes. Ils me quittèrent. J'étais soulagé : 3 contre 1, je n'avais aucune chance de m'en sortir…

Biskra 1960. Distribution de nourriture aux gens pauvres du quartier... Directeur des Cantines scolaires de la ville de Biskra, 2000 repas par jour, il y avait toujours un surplus de nourriture. Je n'aimais pas gaspiller. Je pouvais nourrir une centaine de pauvres gens. Vers 15 heures, le premier jour, j'installais mes grosses marmites, mes louches, mes 7 cuisiniers devant les grilles de l'école Lavigerie. Le garde champêtre battit du tambour pour prévenir la population du quartier pauvre de la distribution gratuite de nourriture. Quelques minutes plus tard une armée de gens munis de boîtes, de casseroles et de cartons se précipitèrent sur nos marmites malgré l'opposition de mes

cuisiniers. De vrais sauvages me dirent-ils : ils renversèrent nos marmites, les cabossèrent et tous ramassèrent la nourriture par terre. Derrière les grilles nous assistâmes impuissants à cette ruée, je passe les cris, les invectives, les coups de poings. Je suis allé m'excuser auprès du commissaire que je connaissais. Le lendemain il mit à ma disposition 5 policiers armés de bâtons. Le chef me dit : "Laissez-nous faire !". Prévenus par le garde, ce fut la ruée. Les policiers firent des moulinets avec leur bâton, mirent en file les affamés et tout se passa sans accroc. Les resquilleurs furent repérés. Comme ils étaient nombreux, je leur donnai une louche de farine, une louche de lait en poudre... ces denrées m'étaient données par l'Ambassade Américaine. J'étais le seul directeur de ce département à qui ils donnaient ces denrées. Pourquoi ? Ils ne retrouvaient pas les denrées sur les marchés de Biskra. D'autres revendaient ces denrées et les inspecteurs Américains les retrouvaient sur les marchés ! Et ils étaient d'accord pour que j'en donne à la population pauvre.

Barrage de pierres. Tas de pierres sur la route entre Batna et Biskra. Depuis midi, nous étions à une réunion des inspecteurs et de quelques directeurs d'école, nous mangions et travaillions. Le jour déclinait, je prévenais les deux inspecteurs qu'il fallait partir. L'inspecteur de métropole : "- Vous Mercier vous avez toujours la trouille !" Je n'ai pas répondu. Une heure plus tard nous quittions Batna. Le chef français du barrage installé à la sortie de Batna nous prévînt qu'il serait raisonnable de dormir à Batna. L'inspecteur : "- Nous ne craignions rien, nous sommes des enseignants !" Je conduisais. Il faisait nuit dans le défilé d'El-Kantara, surnommé "la porte du désert". Avant d'atteindre El-Outaya, au lieu-dit "la fontaine des gazelles", un barrage de pierres et des hurlements : "- Sortons vite de la voitures : des félouzes..." Depuis longtemps ils nous avaient repérés, avec nos phares qui balayaient la route. Je lève mes mains. Le chef crie : "- C'est babec boudebouse" (à cause de ma main gauche qui avait la forme d'une canne, babec = père). "- Tu me connais ? " "- Oui monsieur, vous étiez mon maître à Oued-Zénati." "- Et bien tue-moi !" "- Jamais monsieur !" Les autres félouzes s'énervaient. Il me dit : "- On va botter leurs fesses." "- Faites, faites, cela leur apprendra à rouler la nuit." "- Partez vite !" Barrage à l'entrée de Biskra tenu par l'Armée française : "- Vous êtes des inconscients ! " Les inspecteurs étaient à genoux, ne pouvant s'asseoir... Arrivés devant les locaux de l'Inspection : "- M. Mercier, regardez-moi dans les yeux : jurez de ne parler à personne de notre mésaventure."

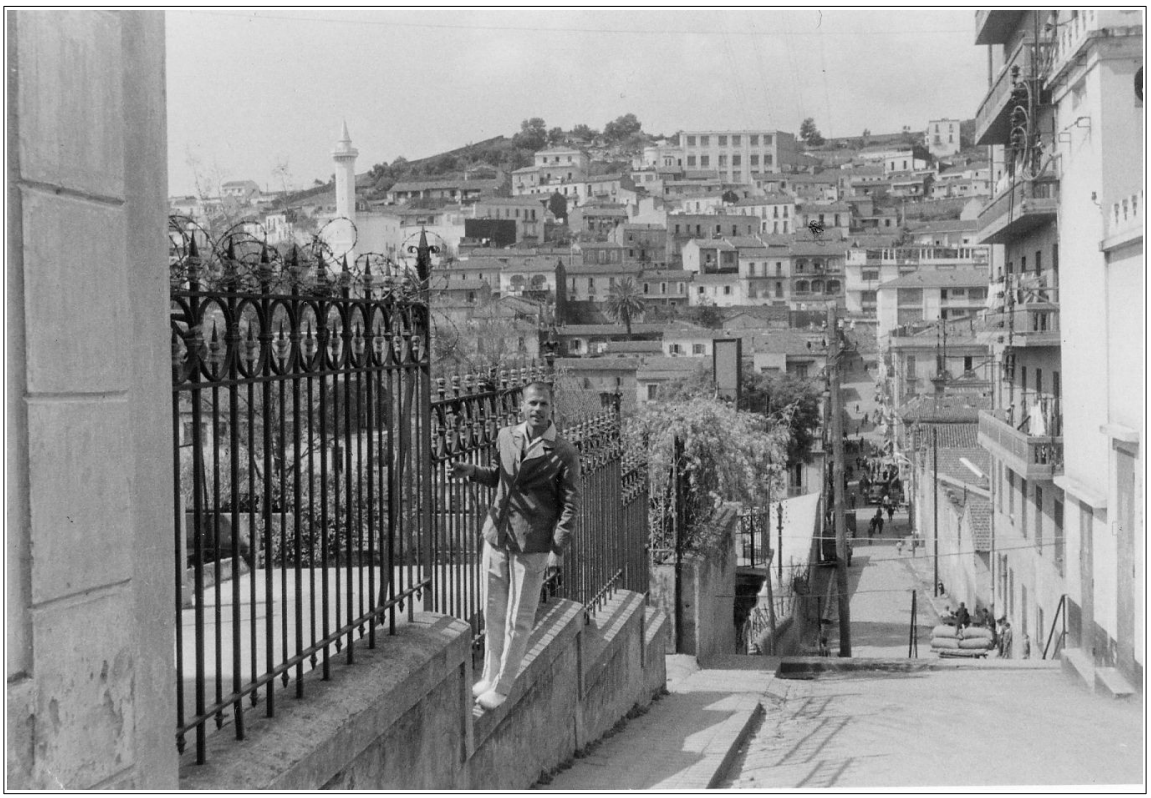
Sables mouvants en Italie (version de Jacques). Je n'avais pas remarqué que nous nous étions arrêtés dans un endroit marécageux, nous n'avons pas remarqué les panneaux qui signalaient : danger sable mouvant. M... préparait le dîner, et le lit. Je vérifiais le moteur. Dan s'amusait à sauter à moins de trente mètres du camping-car. Un grand cri " Mon fils " et la voilà partie comme une flèche, je t'ai vu te débattant, je l'ai rattrapée tout en ramassant un bâton, j'ai compris que ta mère se serait jetée dans le trou pour te sauver. Je lui ai donné une gifle pour l'arrêter, j'ai abîmé son dentier, mais elle ne s'en est jamais plainte, tout s'est passé en quelques secondes... Je me suis allongé en te disant "Papa est là ne me quitte pas des yeux, ne bouge pas"... Je t'ai tendu le bâton. Lorsque j'ai senti tes menottes, j'ai eu les larmes aux yeux, tu étais sauvé. M... t'a pris dans ses bras et pleurait à chauds larmes... Je me suis excusé du coup porté à sa bouche. "Ce n'est rien", elle souffrait pourtant. "Tu as bien fait, j'aurais sautée".

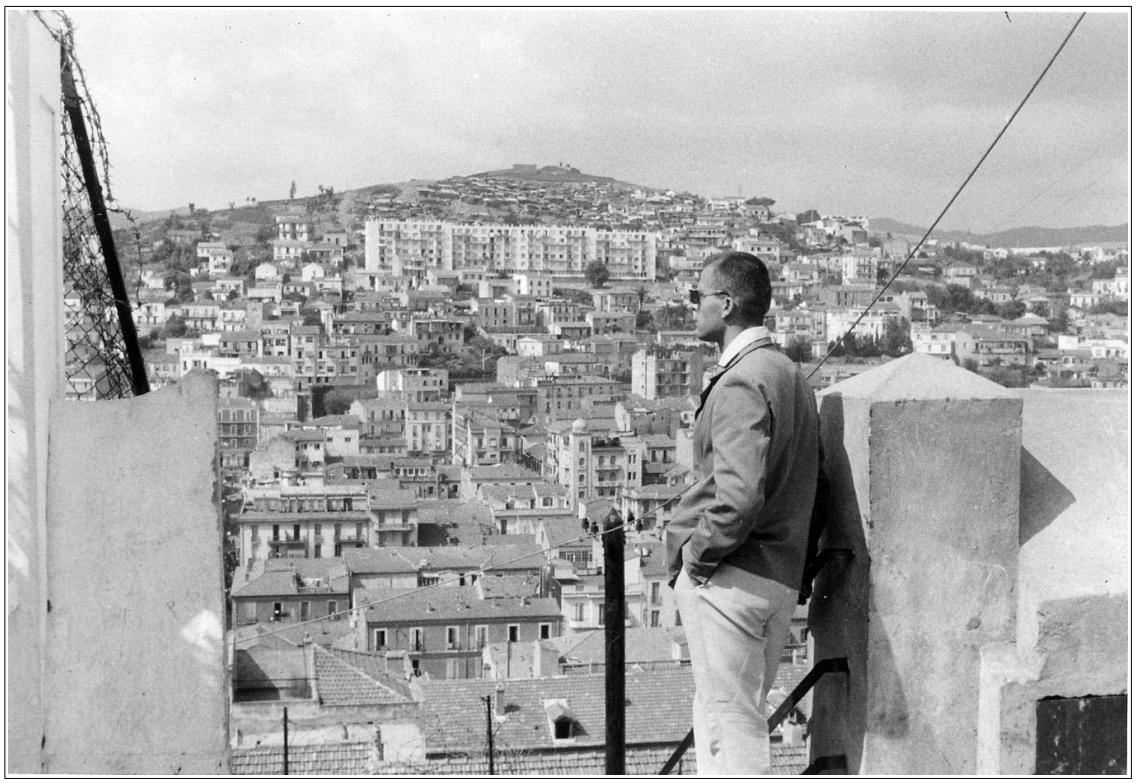
Sables mouvants en Italie (version de Dan). Je me rappelle de cette aventure. Cela s'est passé en Italie, vers 1970 ou avant. J'étais déguisé en soldat grec, avec un casque et un bouclier qu'on m'avait acheté en Grèce avant de repartir. Je jouais dans les dunes, un piquet de tente bien noir et pointu

dans les mains : ma lance. Je surveillais le campement et prenais mon travail à cœur : montais sur les dunes, et passais d'une dune à une autre. Le camping-car Volkswagen n'était pas bien loin, mais derrière une dune ou deux. Je descends un sommet, et me trouve devant une flaque de boue bien noire. La flaque n'était pas très étendue, et je me sentais la force de sauter par-dessus pour passer de l'autre côté. Je prends mon élan, saute, mais l'un de mes pieds tombe dans la boue. J'ai tout de suite la cheville dans la boue. Je n'ai alors qu'une seule pensée : « j'ai sali mes souliers, on va me crier... » et naturellement j'essaie de me dégager en mettant le second pied à côté du premier pour pousser. Je me retrouve rapidement les deux chevilles dans la boue, et je m'enfonce progressivement. La boue visqueuse glisse le long de mes jambes, jusqu'à mi-cuisses. Je me dis que lorsque je rentrerai pour manger au camp, ce sera ma fête : tout mon pantalon est plein de boue sale. J'ai aussi de plus en plus peur, car je m'enfonce inexorablement dans cette masse lourde et visqueuse, centimètre par centimètre. La boue arrive à ma taille, au nombril... Je commence à avoir peur. Par réflexe, je pose ma main droite à côté de moi pour pousser, comme on ferait pour sortir d'un trou, le geste est tellement naturel qu'on ne s'en rend pas compte... Ce qui n'est pas normal, c'est de voir ma main s'enfoncer dans la vase à côté de moi sans la possibilité de la retirer tellement ce liquide lourd était visqueux. Pendant tout ce temps, je m'enfonce doucement et inexorablement, et j'ai même l'impression de prendre de la vitesse ! C'est affreux, je crie fort « Papa !, Maman ! » et refuse de mettre ma seconde main dans la boue pour tenter de me dégager. J'ai vu ce qui était arrivé à ma première main, et j'ai eu là un bon réflexe. Quelques touffes d'herbes sont juste en face de moi, mais je ne peux pas les atteindre. Je ne peux pas bouger, je me vois seulement m'enfoncer. J'ai alors très peur et ne pense plus du tout à mes habits, bien que la boue atteigne le milieu de ma poitrine. Je descends toujours. Je crie, je crie autant que je peux en espérant que le bruit de la cocotte-minute sur la table de camping n'empêchera pas mes parents de m'entendre. Je sens que je suis perdu. Heureusement, mes parents surgissent en haut des dunes, crient, courent, je ne comprends pas ce qu'ils disent. J'ai de la boue jusqu'au cou. Ma main, encore en dehors de la vase, me permet d'agripper le bâton que me tend mon père, et je m'y accroche fort. C'est avec soulagement que me vois sortir petit à petit de cette fosse remplie de boue. C'est vraiment étonnant de vivre ainsi son engloutissement inéluctable dans une grosse masse noire et collante, et s'apercevoir qu'un simple bâton suffit pour s'extirper de la vase. Une fois dehors, je repense à ce que j'ai fait, à tous mes habits qui sont dans un état déplorable, tout cela à cause de moi, et je suis étonné d'être embrassé par ma mère, et de n'entendre aucun type de reproche. Pourtant, je le méritais bien...

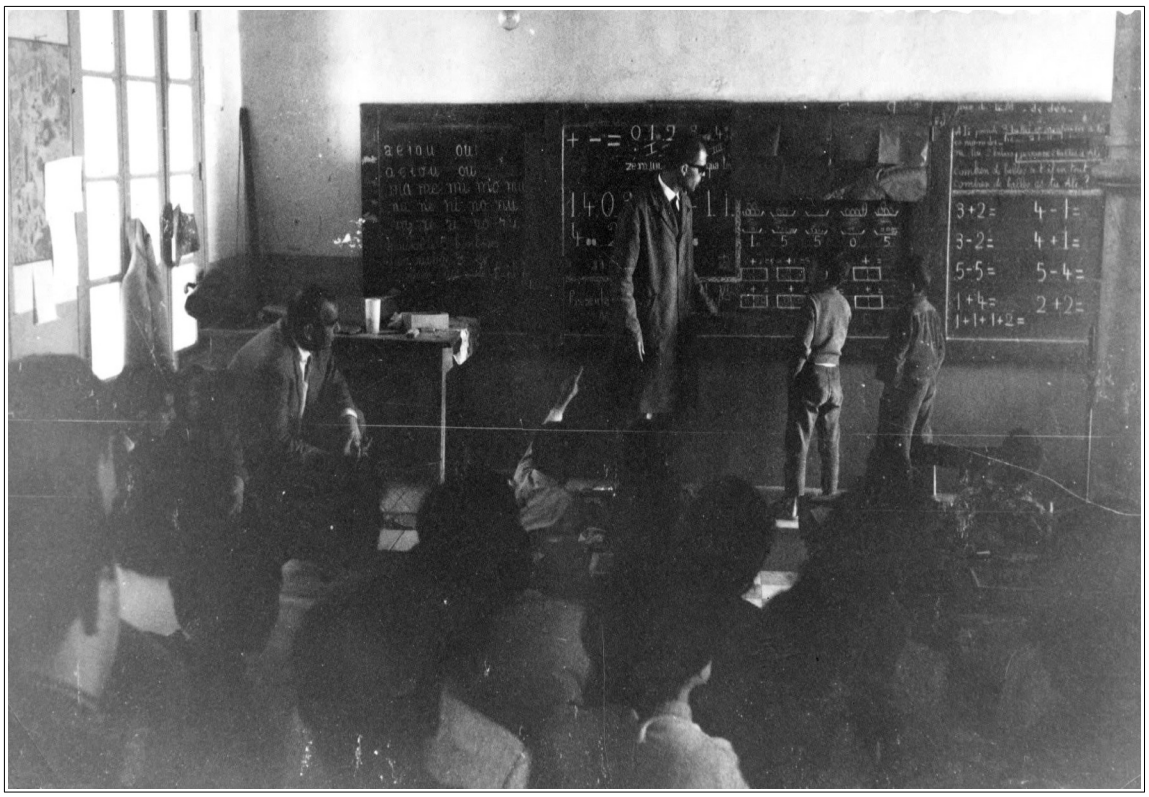
Photographies de Jacques Mercier dans sa classe de Biskra & dans Philippeville en 1963 (Algérie).

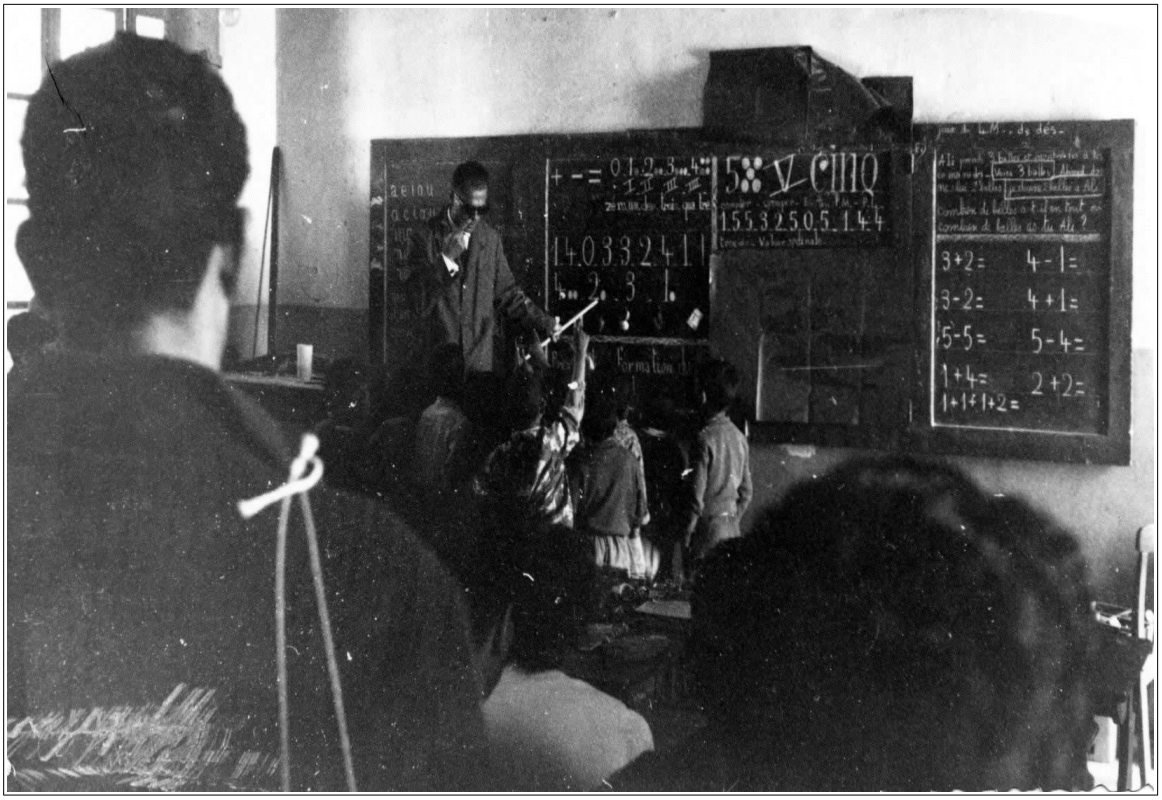
Voici quelques photos de Jacques Mercier dans ses classes à Batna et à Biskra en 1963. L'inspecteur était venu avec des stagiaires pour voir Jacques en train de donner une leçon dans sa classe. On peut parfois voir l'inspecteur et les stagiaires sur les clichés. La méthode d'alphabétisation mise au point par Jacques était très originale et particulièrement efficace : elle associait les sons aux images grâce à des mimiques et des gestes que les enfants s'appropriaient très rapidement. Les vues d'extérieurs ont été prises à Philippeville la même année

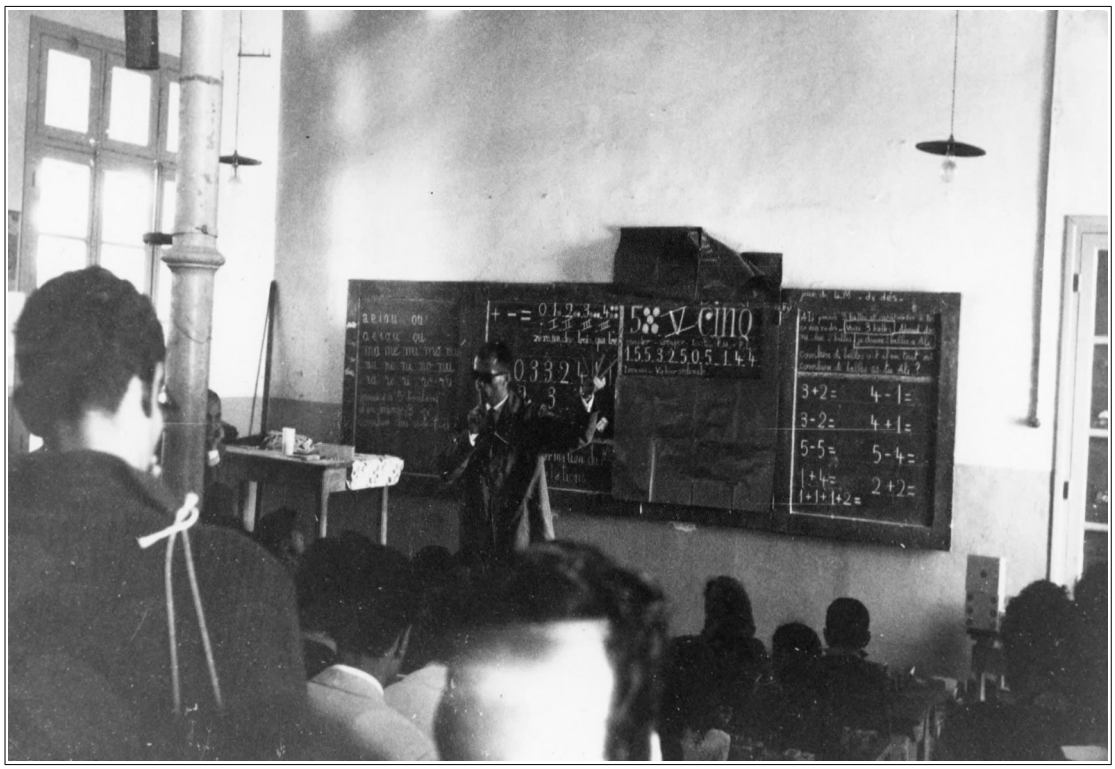


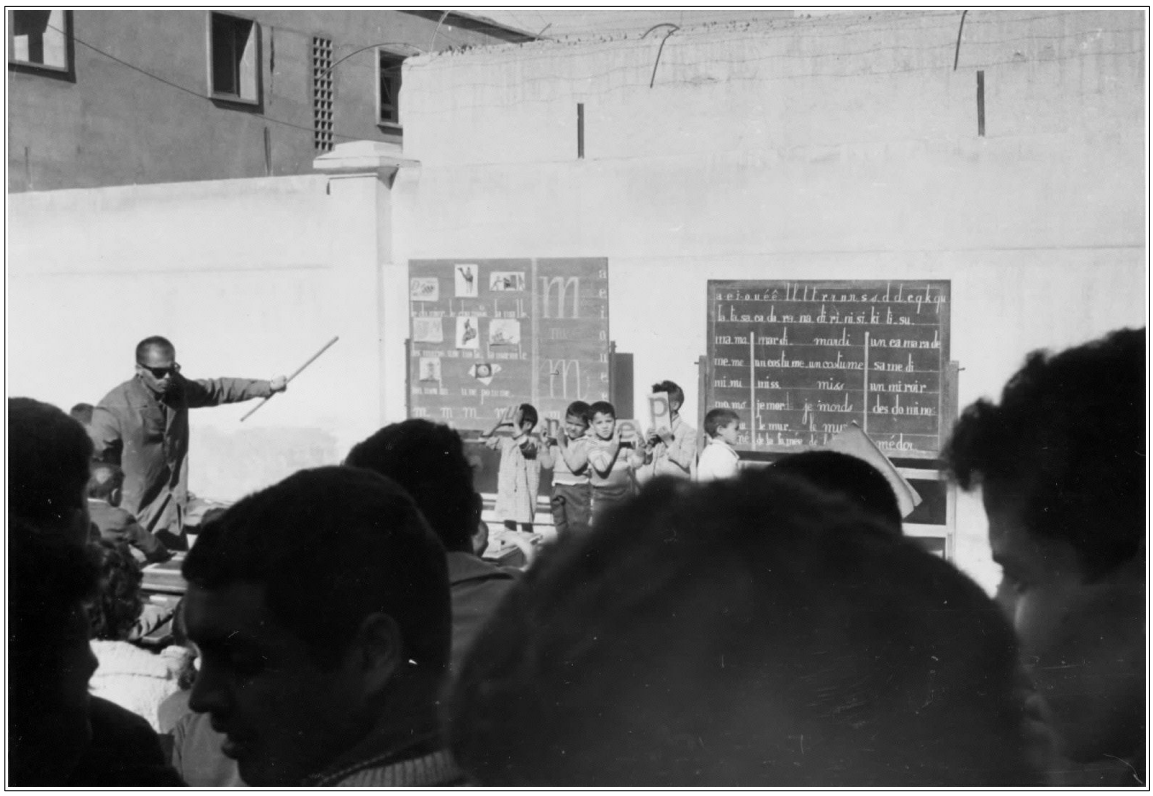


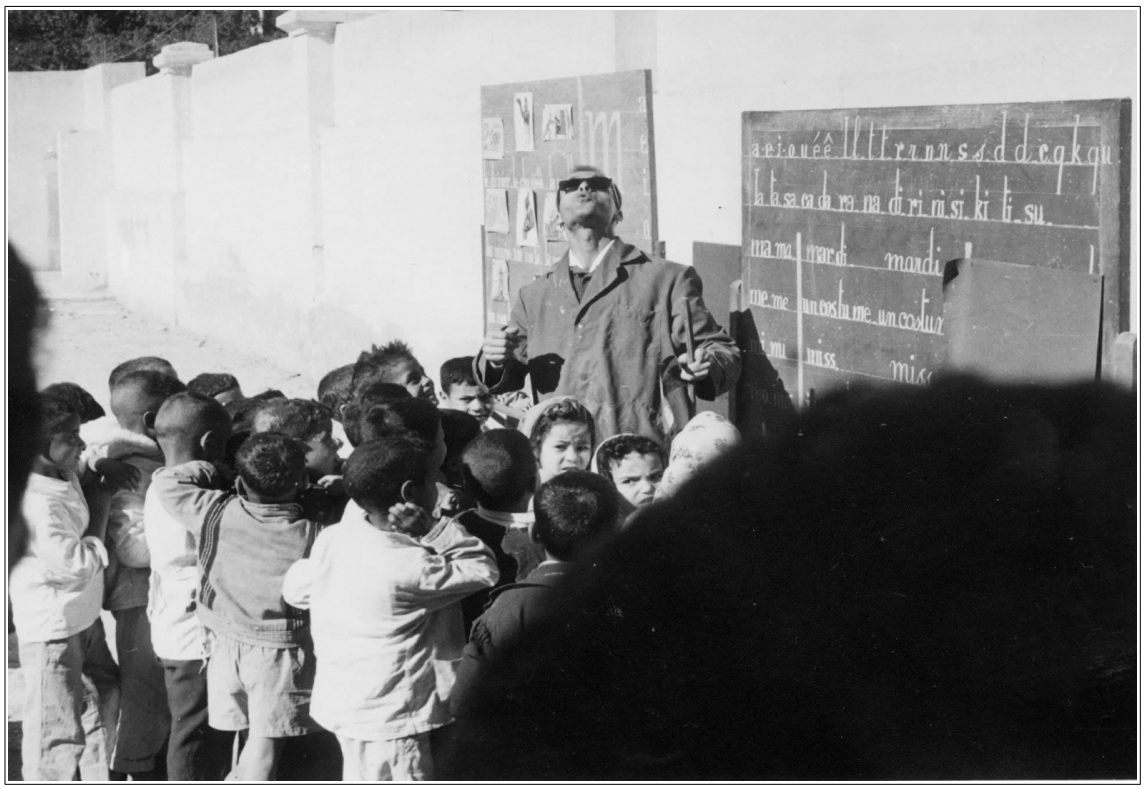
3+2=
4-1=
3-2=
5-5=
1+4=
1+1+1

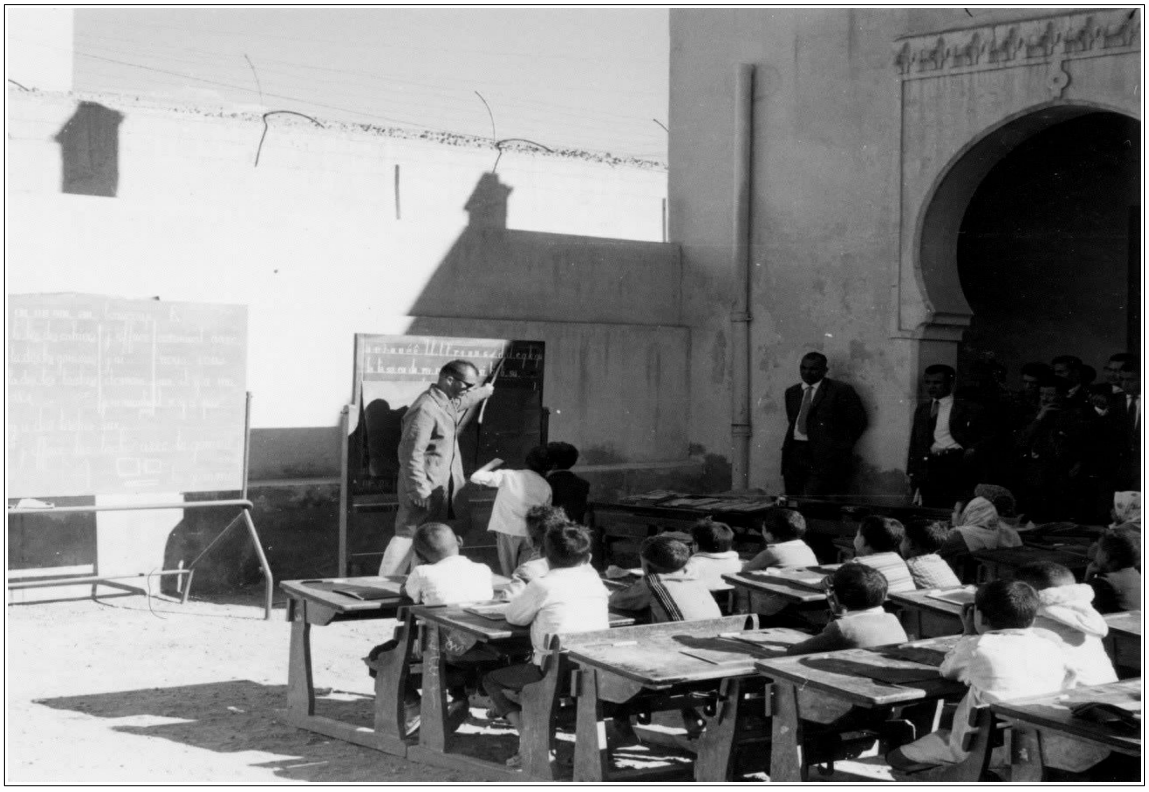

3+2=
4-1=
3-2=
4+1=
5-5=
5-4=
1+4=
2+2=
1+1+1+2=


CINQ
3+2=
4-1=
3-2=
4+1=
5-5=
5-4=
1+4=
2+2=
1+1+1+2=


5 × 5 = cinq
3+2=
4-1=
3-2=
4+1=
5-5=
5-4=
1+4=
2+2=
1+1+1+2=


mardi
un costume
un mirir


mardi



Le site de Suzanne Granger "*Photos d'Ecoles de Djidjelli-Algérie - Jijel*" propose de nombreuses photos de classes & des parcours en Algérie.